



Antonia

Edouard Dujardin

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AVANT-PROPOS

Au moment de mettre la dernière main à une œuvre nouvelle à laquelle plusieurs années auront été consacrées, ce n'est pas sans quelque émotion que Fauteur a repris, pour en préparer une nouvelle édition, ces trois pièces vieilles la première de huit ans, la seconde de six ans... Grande humani aevi spatium!... L'expérience de la représentation théâtrale n'aura certainement pas été inutile à l'auteur, tant pour de nouveaux travaux que pour la révision des trois parties de la Légende d'Antonia. Quelques-unes de ces neuf actes (les seconds actes du Chevalier du Passé de la Fin d'Antonia, en particulier) ont été bien accueillis du public ; d'autres parties, le plus grand nombre, ont été moins heureuses ; parmi les causes multiples d'insuccès de certaines scènes, faut évidemment compte/- ces imprudences de langage qu'un public de deux cents ou de deux mille personnes assemblées accepte facilement. Presque chaque fois, la correction s'imposait. Mais, sauf une exception, rien d'essentiel, rien d'important n'a été changé ; ces trois pièces restent bien, avec quelques modifications de détail, celles qui ont été jadis présentées au public.

VIU AVANT -PROPOS

Dans un appendice, l'auteur a donné quelques indications nouvelles pour servir à la représentation des trois tragédies. En voyant en effet ces pièces après six, sept et huit ans, et tout en •

rendant compte des graves inégalités et des témérités grammaticales que la critique peut leur reprocher, il y a retrouvé Vénot de lyrisme qui lui a autrefois semblé les animer, et il lui a été impossible de les juger indignes d'intéresser le public. Le drame romantique, avec ses péripéties tumultueuses, n'est pas la seule forme acceptable du drame; et, pour avoir de moins nombreuses représentations, la tragédie a su et saura encore émouvoir et intriquer la foule.

Mais combien d'œuvres de jeunesse ont dû attendre, pour avoir leur jour, que leurs auteurs aient abondamment cessé d'être « d'jeunes » /

Et puisse, le jour où Antonia reparaitra devant la foule, puisse-t-il se retrouver des interprètes tels qu'ont été les deux créateurs, différents l'un de l'autre, si admirables tous deux, — Mlle Melli le miraculeux instrument où vécut et chanta avec la plus noble fierté l'esprit du poème, et si belle, et si harmonieuse ! — M. Lugr Poe, qui, pour ses débuts dans les rôles lyriques, sut donner (avec l'absence de voix qu'il faut!) cette expression du sentiment intérieur tant rêvée par quelques poètes.

Mari i8gg.

M. Catulle Mendès, le premier qui fit un accueil bienveillant à mon enlèvement dans le monde des lettres, en dévoué hommage,

AVERTISSEMENT

DE LA 1^{re} EDITION

L'auteur renvoie les lecteurs à V avertissement du volume de vers, la Comédie des amours, qu'il vient de publier, pour les quelques explications concernant la forme poétique ici employée (i).

La tragédie eTAntonia a, d'ailleurs, été faite pour être représentée; c'est « un peu d'émotion », « quelques cris de passion humaine » qu'il voudrait faire entendre sur le théâtre.

La réduction des indications scéniques au strict minimum rendra peut-être la lecture du volume moins aisée; mais il a semblé que l'intérêt littéraire du drame était dans le fait même du dialogue et que les maîtres du xvue siècle avaient plutôt raison en publiant le texte de leurs pièces dans leur plus fruste nudité.

Avril i8qi.

(i) Ces brèves explications concernanl le vers libre, qui étaient peut-être i;til<s en 1891, ne l<' sont assurément pins en 1899.

PERSONNAGES

L'Amant,

L'Amante,

Paris,

Chœurs.

Vn carrefour; horizon de routes, de bois et de montagnes, L'époque romantique.

Icb sah ihn und lachte.

SCÈNE I

Chœur de Bourgeois

Ils causent entre eux, par groupes.

ier Groupe

Eh bien, n'est-elle pas d'âge Four le mariage?

Entre nous,

Elle montre peu de goût

A prendre époux.

Pauvre petite, Quelle vie d'ermite !

Ne la plaignez point; Ça n'ira pas loin.

Le mariez-vous pas ?

Toujours en cavalcades, En mascarades, En sérénades.

Puisse-t-il se faire Plus sédentaire !

Il nous donne du mal; C'est un original.

Quel souci!

J'en suis abasourdi.

Mettre un point d'honneur A faire le bonheur De filles sans cœur!

Élever un garçon, Ne penser qu'à son Éducation !

ier Groupe

Et voir ce qu'on aime Partir pour la Bohême.

2e Groupe

Nos races

Derrière nous se tassent.

Si nous avons vécu,

Le jour de vivre aux autres est venu,

Et nous rêverions pour eux

Les jours heureux

Oui n'échurent point aux aïeux,

Si nous ne savions

Que ce sont des chansons.

rer Groupe Pourquoi Est-ce que l'on voit

Sitôt désunies

Les unions les mieux assorties ?

Pourquoi jamais

Les cœurs l'un pour l'autre faits

N'ont-ils la chance De faire connaissance?

T. A LÉGENDE d'aNTONIA

2& Groupe

Ame sœur, Mon cœur Eût été ton serviteur ;

Mais tu fuis, Et j'en suis Pour mes ennuis.

Ames ensemble appareillées, Vous naufragez ;

Ames aux envols fous, On nous voue Aux loups.

Un Vieillard

Ames tard advenues,

Qui n'avez point connu

Celles pour qui vous étiez élues,

o vous qui tour à tour et selon l'heure Avancez dans le rire et la douleur,

Vous qui savez combien fuyants dans l'espace

Les rêves passent

Et sont loin et sans recours et sans trace,

Et qui parfois avez tremblé, comme si quelque malédiction Peut-être pesait sur vos fronts,

G vous, cœurs pitoyables, cœurs apitoyés, Vous au sort orio-
inel liés,

Voyez ! *

Sous vos yeux d'irrésolus

Deux amants vont paraître et s'acheminer vers l'absolu.

L'homme du destin Vers vous s'en vient ;

Et puis ce sera elle,

Celle

En qui le désir étincelle.

Tous deux

Joindront leurs pas hasardeux

Tous deux à l'expérience Apportent leur inconscience.

Ce sont des cœurs, ce sont des âmes ; Une nécessité lointaine
les réclame;

Il est né afin de s'unira elle,

II l'appelle,

11 n'attend que ses bras d'immortelle;

Elle,, elle est née pour lui,

pile est le miroir où son image luit,

Elle est l'astre de sa course dans la nuit.

Car nulle âme n'existe à qui ne réponde Quelque fraternité
profonde.

Oh voyez !

Songez !

Voici que le destin pour cette fois institue et vous monlre La
mystérieuse, la terrible, la divine rencontre.

Le Chœur de Bourgeois

ier Groupe

Enfants,
Quels olifants
Chanteront vos cris triomphants,
A l'heure où se dévoile Votre étoile ?
Pauvres innocents,
Quelles harpes auront d'assez tristes accents
Pour accompagner vos soupirs languissants,
A l'heure des désastres, Lorsque se cachera votre astre?
»e Groupe
Pauvres agneaux,
Epars à nos
Quatre points cardinaux !
Innocentes victimes
Des crimes
Des ancêtres sublimes !
Humbles martyrs Des devenir,
Hochets des destinées,
Éternels inadvenus des hyménées !
ier Groupe

Hé! hé! nous y passâmes, Par les jours de flamme, Par les deuils de l'âme.

Nous fûmes jeunes

Nous connûmes les jeûnes

Et les indigestions De passions,

Les excès

Et les vains souhaits.

2* Groupe

Ah ! du temps des cueillettes, Les bonnes amourettes Et
quelles chansonnettes !

Quelles douces paroles, Quelle chaleur d'hyperboles !

Hé! souvenez- vous en, C'était il y a beau temps, J'étais un
pimpant amant.

Fi ! vous n'y pensiez guère, Vous étiez terre à terre.

ier Groupe

Avez-vous oublié le doux âge ?

Nous avions de frais plumages, Nous roucouillions dans les bo-
cages .

Fûtes-vous si solide?

Vous aviez déjà des rides.

Nierez-vous

Combien j'étais jaloux ?

Et combien tiède !

Mais c'était, tout de même, de gais intermèdes

Qu'aujourd'hui le Seigneur nous aide !

2e Groupe

Maintenant voici l'automne, L'heure sonne.

Maintenant voici l'hiver,

Et vers

D'autres plages volent les piverts.

rer Groupe

Et tranquilles

Nous quittons la ville,

Nous allons vers les obscures îles,

Nous prenons la file...

Nous n'avons pas couru dans le ciel des chimères,

Nous n'avons pas quitté la terre,

Nous avons craint le tonnerre

Et nous sommes restés où vécurent nos pères.

Ils s'éloignent .

SCENE II

Tombée du soir.

Une jeune fille est entrée tout à l'heure; elle porte une gerbe de fleurs qu'elle dépose sur un tertre, près d'une fontaine. Au moment où les bourgeois ont disparu, elle aperçoit au fond de la scène un homme qui, debout, seul et immobile, considère le ciel que dore le couchant.

L'Amante

Un étranger sur le chemin...

Peut-être qu'il est las, qu'il a soif et qu'il a faim...

Sans doute que c'est un voyageur

Qui cherche depuis des heures

Un abri contre la nuit et le malheur...

C'est un homme qui a erré, Qui a pleuré...

Et vers qui vont montant

Mes plus profonds apitoiements.

L'Amant

à part

Oh ! site de rêve

Oui des profondeurs du couchant se lève!

Pays de songe

Où sans fin l'occident se prolonge !
Vision vermeille,
Magnificence sans pareille,
Rayonnement de l'atmosphère qui m'émerveille!
Devant moi J'aperçois
De fabuleux sommets, De radieux palais,
Des altitudes
Où reposer toutes lassitudes.
Où peupler toutes solitudes,
Des promontoirs
Où s'abriteraient tous espoirs.
Et moi qui viens de loin,
Qui de quelque chose de miraculeux ai besoin,
16 LA LÉGENDE d'ANTONIA
Moi dont le front s'est obscurci
A de longs, de mortels, de désespérants soucis,
Je te salue,
Soir, lumière du soir tant attendue,
Si tard venue,
Si suprêmement apparue !

L'Amante

à part

o miracle ! ô douceur 1 ô prodige !

Vertige

D'un monde de ravissement et de prestige !

O frissonnement !

Invincible attendrissement !

Les cœurs en les plus hautes attentes s'évadent, Et dans l'air
montent de mystiques sérénades.

Rêves des temps anciens'

Le troubadour est venu et je viens.

L'Amant Soir sacré!

L'Amante

Soir diapré!

Soir d'apothéoses !

L'Amante Soir de magnolias, de lys, de roses !

L' Amant Soir fatidique!

L'Amante Soir de parfums et de baumes et de musique ! Elle
s'avance vers lui.

L'Amante

Étranger dont les traits sont si pâles et si défaits, Je devine, je comprends, je connais Vos plaies.

De mes doigts purs

Je toucherai vos blessures,

Je panserai ces brûlures,

Et la soif du voyage,

La soif aride des mirages,

La soif des regrets les plus sauvages

S'envolera vers les nuages.

Je vous tends la coupe salutaire,

Moi, celle à qui sur la terre

Vous vous êtes rencontré, voyez par quel soir de mystère!

Venez, et que votre cœur Boive à la liqueur ;

Pour ouvrir à vos lèvres la route,

Les premières, je veux que mes lèvres y g-oûtent.

Venez, et song-ez à connaître

Si l'être

En quelque nouveau baptême ne saurait renaître.

La coupe de mes mains, baume ou calice,

Sera le philtre de salut et de sacrifice,

Afin que votre âme, dans la vie ou dans la mort, guérisse.

Elle a pris un vase dans la fontaine, et, après y avoir trempé ses lèvres, le lui tend.

Maintenant tous deux parlent en une douce causerie.

L'Amant

Oui, j'ai quitté ma patrie,

C'était... tant d'années se sont enfuies

Que j'ai presque oublié ces heures évanouies.

L'Amante

Je n'ai rien quitté,

Mais les temps écoulés

Sont comme s'ils n'avaient pas été.

L'Ama NT

Je suis celui qui ne sait plus Rien des temps révolus.

L'Amante Là-bas est ma ville ; Tranquille, J'allais des jours inutiles.

L'Amant

Je courais des courses vaines, Je traversais des cités incertaines.

L'Amante

Ici, mais aussi loin

Qu'aux pays les plus lointains,

J'attendais depuis le matin.

L'Amant

Vous rêviez de voir advenir

A l'horizon la voile de quelque navire.

20 la legende d antonia

L'Amante

Et vous, triste ami, vous cherchiez Une terre où reposer vos
pieds, Et puis vous répandiez Parmi les êtres vos pitiés.

Maintenant voyez quel soir doux Est descendu sur nous,

Et s'il ne semble pas que le destin veuille surseoir Aux erreurs
et aux mauvais vouloirs.

L'Amant

Le destin ! il a fait que vous fussiez là

A l'heure où je passai devant la ville que voilà ;

Et puis il a fait que mes yeux languides Devinssent, en ce mer-
veilleux instant, lucides.

Maintenant votre âme invisible Prend sa forme sensible,

Et votre visage Est son image, Son gage.

Oui, votre figure

Est une ressemblance sure:

lui, je connais votre âme,
yant contemplé votre face de femme.
>ù va l'amour,
inon vers l'âme qui par les traits se fait jour?
i l'on aime,
le que l'on aime, n'est-ce pas l'âme même?
ans celle que l'on a vue radieuse apparaître, îous l'apparence
n'^dore-t-on pas le réel être?
oui, je vous ai comprise ;
► Totre personne dans vos yeux se réalise ;
"elle que je salue, 7est la toute attendue, L'authentique et
l'élue.

Car n'est-ce pas que par ce soir de paradis Dans votre âme le
regard de mon âme descendit?

L'Amante

Oui, que de mon cœur mes paupières soient le seuil,

Et que mes pensées s'effeuillent

Dans le songe qu'arbore mon front à votre œil!

Moi, je lis

Dans vos regards pâlis

Tant d'espoirs abolis !

LA LÉGENDE D ANTOMA

Oh! jusqu'au fond de mon esprit lisez

Combien de hauts désirs en cette âme gisent enlizados.

L'Amant

Les lumières s'allument,

Elles percent la brume, Là-bas la ville fume;

Les plaines s'entourent

D'un voile de velours

Et de l'horizon les astres accourent,

La nuit va venir,

Le jour va finir,

C'est le soir aux antiques sourires,

Le soir, le soir propice aux devenir.

Dans une sorte de marivaudage attendri

Demoiselle,

La vèprée est belle

Pour aller vers les asphodèles

Où les ombres se mêlent.

L'Amante

Laissons les asphodèles et fuyons l'ombre, Le chemin, monsieur, est trop sombre.

L'Amant

Eh bien, demoiselle, le soir

[invite à s'asseoir

Sur le banc, au long- du mur noir.

L'Amante -.es fleurs, monsieur, se sont fermées, -.es oiseaux aux nids sont rentrés.

L'Amant

Combien les paroles

Dans la nuit montante s'envolent

En plaisantes girandoles !

L'Amante Hais combien le silence Sous les ombres denses ilst plus cher au cœur et plus tendrement le balance 1

Uler à deux, "est mieux.

^on, non, non, la nuit Chacun fuit -e bruit.

L'Amant

L'Ail

24 LA LÉGENDE d'aNTONIA

L'Amant Jeune fille, Quand les pupilles D'étincelles et de douceurs brillent,

Quand les paupières
Battent dans l'air
Comme des ailes éphémères,
Quand en les mains
Courent ces tressaillements divins,
Quand les cheveux Encadrent les yeux De ces replis soyeux,
De ces reflets mystérieux,

Jeune femme, C'est l'âme Qui s'exclame.

L'Amante

Oh! le fin cajoleur,

Qui juge l'heure

Favorable aux propos flatteurs !

Le joli galant!

Que de compliments!

Est-ce donc que mon visage

Encourage

Les discours volages'?

L'Amant

Sur votre visage ainsi qu'en votre cœur je vois Le soir merveilleux qui s'éploie...

Regardez ! le soir monte, le soir croit.

Se rapprochant Vun de Vautre :

L'Amante

Oui, dans les allées

Les giroflées

De senteurs se sont gonflées...

L'Amant

Tout enchante

Les âmes jadis souffrantes.

L'Amante

Les gazons

Sont tièdes, les airs sont profonds,

Les feuilles des arbres lointains se penchent vers nos fronts..,

L'Amant

Tout appelle

Les âmes nées immortelles.

2fi • ,

LA LEGENDE D ANTOSJA

L'Amante

Et dans l'espace épanoui S'étendent des charmes infinis...

L'Amant Cherchons des roses,

L'Amante

Eparses parmi les métempsycoses;

L'Amant Cherchons des chansons,

L'Amante Si là-bas il en flotte dans les vallons ;

L'Amant

Nous trouverons des bois d'oranges,

L'Amante Nous frôlerons des ailes d'anges;

Des voiles blanches

L'Amante Glisseront tout au long des branches;

L'Amant

Nous cueillerons de beaux calices,

L'Amante Je fleurirai mes tresses lisses,

L'Amant

Cependant que des guitares,

L'Amante One des fanfares

L'Amant Harmoniseront nos pensées,

L'Amante Nos pensées bercées,

L'Amant Nos bras unis,

L'Amante Nos cœurs amis.

L'Amant o soir!

O nouvel espoir!

O rêve!

Désir qui s'achève!

L'Amante

L'Amant

L'Amante

L'Amant

Jeune fille, ô jeune femme, ô vierge,

Voyez parmi la floraison de ces claires berges

Combien hyménéale autour de nous la nuit émerge !

SCÈNE III

Le Vieillard s'avance.

Le Vieillard

Vous voici donc arrivés A l'heure des fatalités.

Vous avez touché la frontière; Le monde est derrière ;

Devant, voici les cimes; Ici, c'est le porche sublime.

Vous pouvez aller en avant,

Vous entrerez dans l'inconnu béant,

Et la terre s'embrumera des vapeurs du couchant.

Oh ! détournez vos regards,

Arrêtez le char,

Abandonnez la route des rêves épars,

Acceptez le monde et d'y être heureux quelque part !

30 LA LÉGENDE d'aNTONIA

Vous venez de connaître une heure

De tranquille, de pur et suave bonheur ;

Sans avoir dit des mots douloureux, Vous avez eu les doux badinages gracieux.

Mais si vous avancez,

Si vous suivez au ciel le chemin d'astres de vos désirs inexaucés,

Tremblez d'entrer dans la mer orageuse Et que le vent des choses fabuleuses Ne tempête sur vos âmes houleuses.

L'Amant

Nous n'arrêterons pas

Nos pas

Au premier glas ;

Nous aurons les confiances téméraires,

Nous ne ferons pas taire

Les voix qui chantent en nos atmosphères :

Nous prolongerons

Les chansons

De nos divinations;

Nous laisserons venir

L'avenir

A la beauté de nos désirs;

Et nous suivrons parmi les choses toutes oubliées

Les hymnes continuées

De nos deux mains liées

Et de nos têtes l'une à l'autre appuyées.

Va!

Nous ne demeurerons pas là ;

Nous tendons nos voiles Vers les étoiles.

N'est-ce pas, amie, que nous irons

La route tout entière de nos vocations?

L'Amante

Si le vent d'est se lève,

Le sable des grèves

S'envole aussitôt vers les pays de rêve;

Quand naît l'aube nouvelle,

L'oiselle

Secoue ses ailes ;

Que le ramier paraisse,

Et les colombes ont des frissonnements et des allégresses ;

La charmille

Fleurit dès que le mai brille ;

32 LA LÉGENDE d'aNTONIA

Et lorsque les marées

Se gonflent dans les mers azurées,

Les vagues éternellement montent vers les jélées.

Va ! mon cœur

Suivra le chœur

Que mènent ses langueurs.

Muet serrement de mains.

Cependant le Chœur des Bourgeois est entré au Jond du théâtre. Les deux jeunes gens se séparent.

Lentement, le Vieillard s'éloigne, et, se retournant :

Le Vieillard

Allez, enfants! les destinées

A jamais vous tiennent enchaînés.

L'Amant a disparu.

Plusieurs groupes de jeunes filles portant des fleurs arrivent peu à peu et entourent l'Amante; quelques-unes s'asseoient sur le tertre près de la fontaine; elles se mettent à trier et rassembler les fleuris. Les Bourgeois s'approchent tout en parlant entre eux.

Le Chœur des Bourgeois

Jeunes fous,

Prenez garde à vous !

Vous portez vos yeux Trop haut vers les cieux.

Demandez à la fortune Des choses opportunes Et non la lune.

Enfants de la terre, N'oubliez pas votre mère.

Ah ! ces gueux D'amoureux!

Des jours si doux Sont passés pour nous.

Mais nous avons acquis des droits A faire entendre notre voix.

Nous sommes la raison; Nous les dirigerons.

Écoutez les avis

De ceux qui connaissent la vie.

La nuit tombe, Rentrez, belle colombe !

Et vous, le tourtereau, Retournez au hameau.

Les honnêtes gens

Ont un temps

Pour leurs amusements.

Voici l'heure où le badinage doit finir , L'heure où les gens et les lions vont dormir, L'heure à qui nul ne peut désobéir,

C'est l'heure des bonsoirs et des adieux ; Ainsi le veut la sagesse des vieux.

SCENE IV

Les derniers moments du crépuscule sont venus; les étoiles commencent à poindre lumineuses dans toute l'étendue du ciel.

Lentement, par petits groupes, les Bourgeois se retirent. Les jeunes Jilles sont restées.

Une partie de la scène est vide; on aperçoit toute la profondeur du théâtre.

A ce moment paraît Paris, le berger galant. Heureux , insouciant, il s'approche de V Amante. Avec un sourire, et a" un geste ague, il montre le paysage nocturne et fleuri.

JA1\IS

à demi voix

telle!

K)ici des fleurs nouvelles,

Des fleurs fraîches nées Après les fleurs fanées>

Des fleurs de la nuit

Après les fleurs d'hier et d'aujourd'hui...

La jeune femmz est restée immobile et sans regard Lui, les yeux toujours vers elle, il recule de quelques pas, et, souriant encore à quand même de lointains espoirs, en parlant il s'éloigne à travers la nuit.

Paris

Que l'abeille

Dédaigne une lointaine treille !

La treille où son désir maintenant Lutine Demain sera flétrie et orpheline.

L'abeille avide

Alors délaissera les grappes vides.

Demain renaîtra l'or De l'aurore,

Et le berger reviendra, L'abeille se réveillera, Tout recommencera.

// a disparu.

Le crépuscule maintenant est silencieux.

L'Amante

Qu'il passe!

Que l'espace L'emporte et le dissipe et l'efface !

Je n'ouïs qu'un vain flux de mots

Et je n'ai vu qu'un vol fugitif d'indécis oiseaux...

Qu'il passe et que tout fuie et que tout meure dans le brouillard! Mes yeux n'ont plus, pour quoi qui vienne, de regard.

SCÈNE I

La nuit.

Chœur de Vierges Nocturnes

ier Groupe La nuit profonde Inonde Le monde Du flot de ses magiques ondes.

Venez,

Amenez

Les prédestinés.

^e Groupe L'ombre nocturne Verse sur les choses l'urne Des enchantements taciturnes.

O sœurs,

Ouvrez aux cœurs

Le chemin des heures.

ier Groupe

Nous l'attendons, Celle des pardons Et des assomptions

Nous l'avons laissée

Attardée

Dans la rosée.

Mais dans la nuit médiatrice Nous guidons ses seins de délices
Vers les splendeurs et les sacrifices.

Et sur sa tête et jusqu'aux étoiles

Nous développons le voile

De la nuit sainte où tout se voile

2e Groupe

o terreur ! ô délire!

Sœurs des créations, sœurs des devenirs ! o frissonnement de
demeurer et de pâlir! N'est-ce pas que tout à l'heure il va venir ci

A travers les roches

Ses pas sont plus proches,

Oyez ! il approche.

4o LA. LÉGENDE D ANTOKIÂ

Oui, pro fusez la nuit divine, Voilà-t-il pas qu'il s'achemine,
L'orphelin vers l'orpheline ?

o sœurs, sœurs du ciel, sœurs des monts,

Sœurs des bois, sœurs des rivières, sœurs des vallons,

Les lois s'accompliront

Et nous chantons

En nos rites les plus féconds.

Les deux Groupes

Nuit, Luis En circuits.

Répands sur la terre Ta sombre lumière, Tes ténèbres claires.

Nuit, Bruis En circuits.

Répands sous les deux denses

Ton cadencé silence,

Tes silencieuses cadences.

Suis

Tes circuits.

Répands parmi les landes Tes farandoles en guirlandes Tes
enguirlandées sarabandes.

ier Groupe

Ah ! que de temps Ont roulé dans Le cycle des ans,

Depuis que l'un et l'autre

Ont échangé leurs saluts d'apôtres!

2e Groupe

Quels gouffres,

Quels océans de soufre

Entre leurs pas s'engouffrent.

Depuis que tous deux Se sont dit adieu !

Ils ont erré, Ils ont cherché.

1er Groupe

2' - Groupe

Et voici

Qu'ils vont être ici

Ceux que le destin unit,

42 LA LÉGENDE d'anTONIA

Les deux Groupes

Reluis, o nuit, Eu les plus distants circuits.

Epands tes marées Sur les plages diaprées Que ton culte a
consacrées.

Bruis,

o nuit,

En d'insaisissables circuits.

Roule tes nuages

Et les arômes de tes plages

Et tes enlacements les plus sauvages.

Poursuis,
o nuit,
Ta course en divins circuits.
Sommeille dans ta veille,
Veille en ton sommeil,
Rêve en tes sommes et tes éveils,
Epanche-toi dans tes rêves vermeils.

ier Groupe

Écoutez !

Des pas résonnent dans les fourrés.
Les feuillages s'agitent, Les cœurs palpitent.
Oh ! là-bas voyez!

Ce sont eux, les fiancés,
La foret frissonne, Les âmes rayonnent.

Hosannah !

Ceux que le sort appela...

Hosannah !

Les voilà.

2° Groupe

ier Groupe

2G Groupe

SCÈNE II

Arrivent V Amant et l'Amante. Le Chœur se retire au fona de la scène.

Le Chœur des Vierges Nocturnes

Qu'au loin les cieux en cet instant Se drapent De pâles et de claires et d'harmonieuses nappes !

Que les faux-bourdons

Longuement vibrent au fond des airs profonds !

Montez, encens mélancoliques,

Fumez, portiques

Des eaux, des bois, des prés, des lacs mystiques !

Eclosez, fleurs ténébreuses,

Fleurs capiteuses,

Fleurs des nuits heureuses !

Fontaines,

Chantez sous les herbes sereines !

Myrrhe, cinname, encens, exaltez-vous, Parfums des épouses et des époux !

La brume
Des amours éternelles s'exhume,
Les cieux s'allument,
La nuit rayonne,
Et l'heure des fatalités qui s'accomplissent sonne.
Elles disparaissent.
Oui,
Le temps des mots frivoles s'est enfui,
Et nous avons ouï
Les incantations suprêmes de la nuit.
Naguère,
Par un soir d'ombre familière,
Nos voix alternèrent
En réciprocités de paroles légères;
Mais le cours a passé des choses inutiles Et des promenades
aux faubourgs des villes Et des flirts juvéniles;

46 LA LÉGENDE d'ANTONĬA

Dans nos êtres sereins
Montent à présent les mots divins.
Les visions qu'au travers des lassitudes Et des épreuves rudes,

Qu'aux jours lointains De soifs et de faims,
J'apercevais sous le mirage De mes pâles voyages,
Les vagues images que vos yeux distraits Dans le silence de
votre âme imaginaient,
Voyez,
Tous nos rêves nous surgissent réalisés.
Aux années anciennes,
Quand le chant des antiennes
Savait charmer nos rêveries aériennes,
Lors des jours triomphants, Quand nous étions enfants,
J'avais une mère,
Et sur sa face tulélaire
Des lueurs apparaissaient de la vie lointaine, Des divinations
soudaines;

A.MO.MA

En cette grave face,
En celte face pleine de grâce,
J'entrevoyais D'autres traits;
Et c'était sous cette figure

Une nouvelle, mal discernable, mais lucide figure,

Une image divine comme elle et aussi pure ;

N'est-ce pas, mère aux tempes de vieillesse et de soucis opprimées, Oue vos yeux, vos pâles yeux, vos ternes yeux déjà presque fermés Me reflétaient ce doux visage de future bien-aimée?

Et vous,

Vou

s souvenez-vous v

Vous avez aussi

Pressenti

Le visage ami,

Quand vous étiez une enfant pâle Et qu'au retour des cathédrales

Les mains paternelles

En des caresses éternelles

Berçaient vos rêves et vos ritournelles,

Vos yeux puérils

Lisaient-ils

Au fond des yeux virils ?

Et vos jeunes pensées Erraient, mollement caressées,

Parmi ces confusions, Ces entrapparitions

D'avenirs incompréhensibles, De bonheurs intangibles, De
vag-ues impossibles.

J'ai reconnu

Celle alors entrevue, Lorsque je vous ai vue.

Vous, vous reconnaissez En votre pensée Le passé.

Ce qui fut prescrit S'accomplit;

Les plus tardives espérances Arrivent à la conscience ;

Les plus fantomales visions Ont leurs réalisations ;

L'hymne des prophéties exaucées résonne:

Noire automne

Piayonne;

Les fleurs d'azur Donnent les fruits murs.

Epouse immortelle, Qu'annoncèrent à mes prunelles Les yeux
maternels,

Épouse de gloire, Epouse de mon espoir,

Épouse de délices, Dont, ô mère propice, Tu fus
l'annonciatrice,

Venez à la communion vespérale Qu'aux époques primor-
diales Rêvaient vos lèvres filiales.

Tout arrive; voici nos mains;

O femme, voici l'heure de notre hymen.

Il prend son front et la tient embrassée* Long silence.

Alors y comme tout à coup frappée dhine vague angoisse, elle se redresse, le visage de plus en plus troublé, hagarde bientôt.

L'Amante Oui...

Tout s'accomplit...

Tout ce qui fut prescrit...

50 LA LÉGENDE d'aNTONIA

Tout vient, tout advient, tout revient...

Rien

Ne meurt dans l'océan des jours anciens...

Écoute !...

Là-bas, tout au là-bas, sur la route,

Dans les replis où les pensées les plus ténébreuses s'envoûtent

Au profond des grèves Le souvenir se lève,

Et sur les sommets,

Parmi les rocs où l'âme affolée se complait,

La malédiction fatale reparaît.

L'Amant

Que dis-tu?

Que vois-tu?

Où s'en va ton esprit dans le vide et l'inconnu ?
De quelle détresse
Est-ce que l'écho t'opprime ?
Tu parles d'anathème... Tes joues sont blêmes...
Ah ! souviens-toi, pauvre âme !
Le soir où nous nous rencontrâmes,
Quand la poussière des routes et la boue Salissaient mes
genoux
Et que mes pas chancelaient,
Que mes yeux perdus se fermaient,
Ce furent tes regards
Oui ranimèrent mon cœur hasard.
A mon tour, ne puis-je te secourir
Et tarir,
Si tu pleures, la source du mauvais souvenir?
Elle s'avance, et, comme si elle monologuait, très grave et liai
farinée, elle parle.
L'Amante
Je me souviens ;
C'était aux temps les plus anciens,
Aux époques les plus solennelles; Car je suis éternelle.

Au travers des historiques villes,
Des continents disparus et des défunes îles,
J'errais, farouche et juvénile,
Les yeux vers les palmiers, Tandis que des ramiers Tombaient
du ciel anémiés,

52 LA LÉGENDE d'anTONIA

Et les douces voiles de ma poitrine Se gonflaient, adolescentes
et divines, Sous des tresses de lierres et d'égantines.

Sauvage, Par les plages Et par les âges,

Je marchais, inconsciente,

Au milieu des races fourmillantes,

Et j'arrivai sur les cimes D'où se découvrent les abîmes.

De mes yeux éblouis

Je vis

L'infini.

Déploiement vertigineux de l'horizon, • Rayonnement sans
fond,

Autour de moi c'était l'immensité, Le rêve illimité,

L'inaccessible, L'impossible,

L'inconnu,

Le songe éperdu,

L'absolu...

Et vers là-haut, et vers là-bas, Nubile, je tendais les bras!

Va! je suis condamnée

Au désir inexaucé;

Vouloir sans fin, vouloir Sans repos, sans espoir,

Vers un ciel fabuleux languir,

Et ne jamais dormir,

Ne jamais finir,

Et, à l'heure du devenir,

Toujours, toujours, toujours fuir

Oh ! je voudrais mourir.

Crains

Lorsque tes mains

Auront touché mes seins,

Si ma ceinture de vierge choit Entre tes doigts, o roi,

Crains les menaces de mon àme Je suis femme;

Le désir originel Est mon état éternel.

54 L4 LÉGENDE d'anTONIA

Je t'aime ;

Aie l'épouvante que moi-même

Tout à l'heure je ne blasphème ;
Je t'aime et je tremble
Et j'ai le frisson d'être ensemble ;
Tu crois avoir mon cœur; J'ai peur.
Oh! si nous partions!
Si nous nous quitions !
Si tu me laissais !
Si tu t'en allais!
Si tu oubliais !
Si tu te sauvais !

Après un long silence, tous deux, chacun à une extrémité de la scène, ils dialoguent, les yeux égarés, à mi-voix.

L'Amant

o fatalité !

O nécessité Des calamités !

Nuits sans sommeils!

Matins sans soleils !

L'Amante

3 tourment !

immense accablement !

L'Amante

Midis sans azur!

Soirs impurs!

Drients dévastés, occidents jamais murs!

L'Amant

L'ombre Sombre En un abîme de décombres.

L'Amante

Le chemin s'efface,

Les gémissements s'amassent.

Les bruits de supplice Retentissent.

L'Amant

L'Amante

Et la croix S'entrevoit.

L'Amant

La croix...

Oui, je la vois...

Comme autrefois...

U Amant s'avance, et, à son tour, parle en une sorte de monologue extatique.

L'Ai

En ces temps préhistoriques,
Au commencement des courses fatidiques,
Un soir d'ardente veille,
Un soir de merveille,
Un soir d'auréole vermeille,
La première femme Apparut à mon âme.
Et l'archange des profondeurs spirituelles Prophétisa, la face
voilée de ses ailes.
— Le sang- de tes amours se répandra,
Tu pleureras,
Elle te flagellera,
D'épines elle te couronnera,
De ta chair elle te dépouillera,
Elle te crucifiera,
D'elle tu mourras.
VToici la carrière, Voici le calvaire,
Voici les blessures, Voici les morsures, Voici les dents de re-
mords et de luxures,
Et voici la pâle couronne
Due ses mains pâles a ton front donnent.
Aime !

Le blasphème
Est pendu à ses lèvres blêmes ;
Offre ton cœur,
Elle y versera ses rancœurs ;
5a joie,
[Test que tu sois sa proie,
d'est qu'elle te broie
Et que ta cliair fume et rougeoie.
Et puis au livide sommet Voici la croix et le gibet
Et les clous Et le houx
Et le vinaigre et le fiel Et la ténèbre dans le ciel

58 LA LÉGENDB d'ANTONIA

Et les huées
Des foules prostituées
Et le coup de lance Et la désespérance,
Parce que vers les cieux
Tu as, homme, levé les yeux.
Le Chœur des Vierges Nocturnes apparaît au fond de la scène
Le Chœur des Vierges Nocturnes
ier Groupe

Lorsque sur la primitive grève

Eve

Fut condamnée aux erreurs sans trêve,

Est-ce qu'un lointain salut

Ne fut pas promis à ce cœur éperdu ?

2e Groupe

Lorsque le sang" de la victime

Coule sur la cime

Dans l'horreur des nuits sublimes,

Est-ce que le martyr

N'entre pas en son plus glorieux désir?

ANTONIA 5g

ier Groupe

Bourses vag-abondes îlparses dans les mondes !

Sst-ce que cette nuit d'apothéose s'est pas pour que de
grandes choses ^closent ?

2e Groupe

7leurs dépéries, Étoiles abolies, Splendeurs enfouies !

ist-ce que nous,

L.es essences et les arômes de tout

sTous n'avons pas tendu nos bras de nuit lumineuse sur vous?

i«jr Groupe

lelevez vos fronts, ^os visages auront Des rayons.

2" Groupe

\eg-ardez vos yeux,

^ue les deux

>e reflètent en vos esprits silencieux.

<)o LA LÉGENDE d'aNTONIA

L'Amante

o choses,

Vous me dites de profondes métempsycoses;

Vos souffles apaisent Les terreurs mauvaises ;

Vos douceurs enombrent L'horreur des nocturnes décombres ;

Vos enlacements évoquent Les anciens colloques.

o nuit des fiançailles, Ordonnez-vous que j'aille Vers les nouvelles épousailles ?

L'Amant

o jeune fille, ô dame,

Les murmures de la nuit brament

Dans les tréfonds de nos âmes.

Eh ! qu'importe souffrir, Qu'importe mourir,

Si nos êtres se sont embaumés D'avoir, un instant, aimé?

Songes vains !

Oracles lointains !

L'Amante

L'Amant

Au présent radieux qui s'érige

Nous vous immolons, méchants prestiges.

Fuyez,, illusions, tristes images ;

Nous passerons les passages

Des héros, des demi-dieux et des mages.

O fiancée,

Mes pensées

Se courbent sous les prunelles abaissées.

Au fond de la scène, le Cliœur forme un demi-cercle et les entoure.

L'Amante

Entends-tu sous les bois

Les voix

Oui proclament notre joie?

L'Amant

Vois-tu les rondes Qu'enroule la nuit profonde?

Ga LA LÉGENDE d'aNTONIA

Le Chœur Évohé ! les tocsins Du destin Sonnent dans les ravins.

L'Amante La nuit est longue et continue, La nuit d'amour se perpétue.

L'Amant

Nous aurons des heures immenses, Des sommeils sans souvenirs.

Le Chœur Evohé! tout a son cours; Notre puissance est sans recours.

L'Amante

Mes yeux roulent,

Mes cheveux coulent,

Mon âme sombre en une houle.

L'Amant

Viens...

O ma vie !... ô mon bien ! . . .

Tu m'appartiens... je t'appartiens...

Ils disparaissent.

SCÈNE III

L'aube.

Le Chœur s'avance rapidement.

Le Chœur des Vierges Nocturnes

Sœurs, aux cimes des branches N'est-ce pas l'aube blanche?

Sœurs, n'est-ce pas la matinale brise Dont frémissent les
bruyères grises ?

Écoutez! le martinet Crie dans les gucrets.

La nuit s'envole ;

C'est l'aurore ; voyez ces pâles banderolles.

o fraîcheur qui me glace !

o fatigue qui me harasse !

64 LA LÉGENDE d'ANTONIA

Les insectes s'éveillent,

Le ciel s'envermeille,

Le jour pointe à travers les treilles.

Ici nous péririons ; Fuyons,

Vers les plages où luit La nuit,

Vers les rives d'illusions, Vers les pays de nos dilections,

Ailleurs, ailleurs,

Vers des heures meilleures !

Elles s'en vont.

Le jour augmente rapidement. La scène reste vide. Puis des paysans commencent à défiler, au fond, sur une route.

Lé Chœur des Paysans

ier Groupe

Aux champs!

Nous sommes les paysans.

Notre pain est amer, Maigre est la chère ;

Mais nos jours sont tranquilles,

Nous vieillissons loin des villes,

Nous nous endormirons dans les prairies fertiles ;

Et parfois le long dés sentiers

Des fleurs se penchent sous nos pieds

Dont nous parons nos amitiés.

2 « Groupe

Nous sommes les laboureurs, Les moissonneurs.

Nous travaillons sous les midis, Nous montons les gerbes d'épis ;

Autour de nous sont les vastes plaines, Nous buvons à l'eau
des fontaines;

Et le soir dans les feuillages

Nous assemblons de triomphaux branchages

Pour revenir dans les villages.

Paris arrive le dernier; il s'arrête et regarde les paysans
s'éloigner.

Paris

Les oiseiles et les oiseaux Passent sur les hameaux ;

o6 LA LÉGENDE d'aNTONIA

Les oiseaux avec les oiselles,

A larges ailes,

Dans l'air sans fin, ruissellent ;

Le jour

A son tour

Et chaque chose a son retour.

Le matin brille; l'air est clair, le ciel plein de nuages blancs; le
paysage se découvre au loin.

Au milieu des branches, des arbustes, des herbes, les cheveux
dénoués, la robe flottante, telle qu'une Ophélie, l'Amante appa-
raît. Paris V attendait-il? Il s'approche, traversant la floraison
matinale.

Paris o belle, La voici, l'aube nouvelle ;

Et voici ces fleurs,

Voici ces champs en pleurs,

Afin que dans les feuilles Vos mains cueillent

Et mêlent à foison Les floraisons.

Écoutez! et voici les aubades

Des nymphes, des ondines, des hamadryades.

L'Amante

Mon esprit

S'enfuit

Vers les plus nébuleux des nids...

Dis, est-ce que tu répandras Sur le chemin de mes pas Des
roses, des lys et des lilas?

Paris

Oui, des fleurs tard venues,

Des fleurs inconnues,

Des fleurs entrevues

Dans vos méditations éperdues.

L'Amante

Mon esprit dans les collines

Se dissémine

Et des reflets les plus insaisissables s'illumine.

Dis, est-ce que tes lèvres m'apprendront De réciproques
chansons?

Paris

Des chansons d'aurore,

Des chansons que tous ignorent.

L'Amante

Paris

Oh ! quel est le roi Qui prenant mes doigts

Me conduirait à la grève De mon rêve?

Donnez votre main, Je sais le chemin.

L'Amante

Et, comme en un songe beau, - Mon âme vogue vers le
Nouveau.

Tandis que tous deux restent immobiles, Paris sur le point de
prendre sa main, attentif, elle dans une songerie profonde, entre
l'Amant.

L'Amant

Femme, que fais -tu ?.

Où vas-tu?...

Paris

La gente Thérèse

Va cueillir au bois la fraise;

La douce Colette

Est en quête

De violettes et de pâquerettes ;

L'espiègle Jeanneton Court après les papillons.

Bel amoureux,

Beau ténébreux,

Hélas! beau lang-oureux,

Ne vous attardez point dans les sentiers ombreux.

La colombe s'envole,

Bien fol

Qui voudrait arrêter son vol

Un silence.

L'Amant

à part, à demi voix

Osez les espérances téméraires,

Ouvrez vos cœurs aux chœurs des plus hautes chimères,

Oubliez

Les lois du monde et haussez-vous en avant de l'humanité,

Vers l'absolu

Laissez monter vos désirs éperdus,

Vers les étoiles,

7° LA LÉGENDE d'anTONIA

Ce qui fut prescrit

S'accomplit...

Oui...

Les destinées

Nous tiennent enchaînés,

La mort

Inéluctablement pèse sur tout effort,

La malédiction

Est sur nos fronts,

L'an a thème

Est inscrit dans le ciel blême.

Eh bien, puisqu'il fallait, à l'heure la plus solennelle, Que l'erreur originelle Se renouvelle;

Puisqu'il faut expier D'avoir rêvé L'éternité,

Que le sort s'accomplisse!

Mort à vous deux, la criminelle et le complice,

Si celui qui tombe ce n'est pas moi!

Ic;, traître, et défends-toi!

Les deux hommes ont tire un poignard de leur ceinture. L'Amante essaie de se Jeter entre eux; l'Amant la repousse.

L'Amant

Loin de moi, maudite! et si je dois mourir, que je meure Loin, loin à jamais, loin de tes yeux trompeurs !

Ils se battent.

Tout à coup V Amant pousse un grand cri et tombe, frappé à la poitrine. Paris, blême, blessé lui-même, perdant du sang, s'adosse, chancelant, contre un arbre.

A ce moment des gens arrivent, accourant de toutes parts, avec des cris mêlés, des exclamations, des interrogations multiples qui s'entrecroisent. Ils forment un grand cercle autour de l'Amant étendu par terre sans connaissance ; des femmes le soignent.

Long silence.

Et tous, comme en une sorte de répons, à mi-voix, s'étant inclinés,, ils murmurent :

Les Femmes

Que le regard du Seigneur Descende sur le pécheur!

Les Hommes

Et que sa main vengeresse Epargne la pécheresse !

L'Amante est tombée à genoux, et, se cachant le visage de ses mains, elle pleure abondamment.

Au ciel le soleil se lève.

SCÈNE I

Le matin.

Au Için, les cloches a" une église.

Entre un vieillard.

Le Vieillard

J'entends les cloches ailées Qui tintent dans la vallée.

.... o saint jour du dimanche!

Le bon soleil rayonne dans les branches

Et des bénédictions du haut du ciel sur les hommes se penchent.

Et lui! toujours ce regard vide,

Toujours ce front livide 1

La vie

A presque fui de ses tempes flétries

Et la pensée

A quitté son âme affaissée;

Il ne voit plus, Ne connaît plus...

Devant tant de malheur Oui retiendrait ses pleurs?

Le soleil monte, les brumes se dissipent, la chaleur croit;

Voici l'heure où le malade vient respirer les senteurs des bois;

La chaleur matinale

Verse un baume à ses pauvres membres engourdis par le mal.

Les cloches sonnent ; c'est la messe...

Ah ! nos prières pourraient-elles venir en aide à sa détresse !

Arrivent des bourgeois; parmi eux un couple de jeunes fiancés.

Le Chœur des Bourgeois

Ah ! les beaux enfants, Les bons garnements, Les courtois
amants !

Cette jeunesse,

Cela vous remet en liesse.

Les belles mines!

Comme le printemps les illumine!

74 LA LÉGENDE d'a.NTONIA

O temps des cerises!

Temps des joyeuses gaillardises !

Le Fiancé

o ma petite,

Comme une feuille que le vent agite,

Ne tremble pas, ma marguerite.

Sous tes sourires, pourquoi tes rougeurs ? Pourquoi, en tes yeux si gais, tes yeux songeurs?

Est-ce les ariettes Des fauvettes Qui t'inquiètent,

Ou les anecdotes

Dont les vieux nous dotent?

Mais ils radotent.

Garde-toi bien D'écouter rien ;

Si ta main s'appuie à mon bras,

Si tu mets sur mon épaule ce front las,

Que te fait

Que les arbres de la forêt

Et les fleurs du bosquet

Et les herbes hautes du marais

Ou les papillons de l'air Concertent à notre concert?

Écoute s'il bat,

Écoute comme il chante et pleure et rit et bat,

Ce cœur, ce joli cœur., ce joli petit cœur-là !

La Fiancée

o mon gentil ami, Mon cœur est endormi.

Ainsi qu'un oiselet qui sur les toits fleuris se pose, N'est-ce pas
que ce cœur repose?

C'est dans le satin

De tes refrains

Qu'il a fait son nid ce matin ;

Les chansons des oiselles N'ont point d'ailes Dont il s'abrite si
fidèle ;

Les fleurs des bois

Ont de moins douce soie

Que ta voix.

Il dort;

Ah! ne l'appelle pas encor ;

7*3 LA LÉGENDE d'ANTONIA

Sache, il dort, mais il battra,

Sache qu'il chantera et qu'il s'éveillera,

Ce cœur, ce joli cœur, ce joli petit cœur-là.

Les Bourgeois

Et ce n'est pas tout;

Ils ont, les pauvres bijoux,
Dans leur jeu d'autres atouts.

La petite déesse

N'est pas une pauvre;

Et lui, le gas,

Il a ses deux bras,

Il travaillera.

Bon espoir et courage, Jeune ménage !

Le Seigneur vous aidera.

Hourrahl

Le Vieillard s'avance rapidement .

Le Vieillard

O mes amis!

Sileiice, de grâce! les voici.

Tous se retournent. Au fond de la scène appai'aissent l'Amant
et

V Amante. L'Amant, blême, défiguré par l'agonie, les yeux
sans regards et sans pensée, s'appuie sur les bras de l'Amante qui
le soutient, presque aussi pâle elle-même. Ils approchent à pas
longs et difficiles.

Le Chœur des Bourgeois

ier Groupe

Quel est ce front

Moribond

A qui l'affre de la tombe fait cet air profond ?

^e Groupe

Quelle est celle

Non moins blanche et non moins solennelle,

A qui le souci fait ces fixes prunelles ?

ier Groupe Paix à ceux

2e Groupe Qui vont souffrant sous les cieux !

icr Groupe

Quel est cet exilé

Natif de climats ignorés

Qui meurt de n'avoir pu rentrer Aux natales contrées ?

2e Groupe Quelle est cette étrangère Dont le visag-e garde la
pâleur amère De lointaines traversées sur de ténébreuses mers?

ier Groupe Paix à ceux

2c Groupe Qui pleurent sous les cieux !

1e1' Groupe Quel est-il, L'agonisant juvénile,

Qui succombe aux soifs infinies, Aux désirs jamais accomplis?

2e Groupe Oh! cette sœur, est-ce un ange Dont l'aile a frôlé
quelque fange,

Et qui s'en revient

Par les calvaires anciens?

AMO.MA

ier Groupe Paix, paix suprême à ceux

2e Groupe Oui passent lamentables sous les cieux !

1er Groupe Et nos têtes s'inclinent,

o frissonnement! ô terreur divine !

ie;- Groupe Devant ces âmes languissantes

2e Groupe Et la fatalité qui domine toute puissante.

Ils s'éloignent en silence.

L'Amant reste seul avec V Amante qui veille sur lui et le
soigne.

SCÈNE II

L'Amant

Des clartés de soleil

Ont passé dans les ténèbres du sommeil;
Dans le silence
Ont vibré de confuses cadences;
Dans le néant
Quelque chose a grouillé et va croissant;
Et les pensées renaissent, Des formes paraissent;
Des souffles profonds Montent à mon front;
La lumière
Rayonne; l'air s'éclaire;
Je vois, je respire, je vis,
Et mes regards en la douceur du pays
S'étendent et se reposent jusqu'à l'infini.
O montagnes, vallons, pics aériens, Je vous reconnais bien ;
Voici les sites bleus,
Les clairs cieux
Où s'ouvrirent mes yeux,
Les calmes rochers de mousse, Les pentes douces,
Les sapins,
Dont les arômes sains
Parfument les chemins,

Et ces chères collines Qu'un été éternel illumine...
Soleil, soleil des mondes,
Tu reluis à mes yeux noyés d'ondes;
o jour, u splendeur, ô chaleur, Tu resurgis dans mon cœur;
Les époques anciennes Reviennent,
Et j'oublie
Les vieilles agonies...
Car je sors d'un pays bien sombre,
J'ai traversé les plus mornes décombres
Et mes yeux s'étaient faits aux pâleurs de l'ombre ;
Je viens d'illimitées plaines désertes;
De grises ténèbres elles étaient couvertes ;
Nul bruit
N'éveillait le trépidement de la nuit;
Nul rayon
N'éclairait l'immensité de ces horizons ;
Nul mouvement, nulle apparence,
Nul spectre de quelque existence
Ne vivifiait ces terres de désespérance.
Mon cœur a pris usage Aux livides plages;

Mes vertèbres

Se sont ployées aux rampements sous les ténèbres.

Mes oreilles aux silences funèbres.

Clartés du soleil vivant, clartés trop vives, Clartés tardives,

Maintenant vous m'éblouissez;

Assez ! assez !

Mes prunelles déjà sont lassées.

Je veux un jour aux ondes calmes, Je veux un jour voilé de
palmes,

Un jour limpide, Un jour candide,

Un jour aux doux arômes,

Aux tièdes baumes,

Aux bienveillants et familiers fantômes...

Comme aux temps Du printemps...

Et V histoire de sa vie lai revient peu à peu...

Te souviens-tu des premières années,

Des premières pensées?

Que c'était doux alors !

J'avais des cheveux d'or, J'avais des yeux d'aurore.

Te souviens-tu de la fillette

Qui cueillait des violettes
Et s'enfuyait, timide et coquette,
Quand le hasard Croisait nos regards ?
o fillettes, ô jeunes filles, ô jeunes âmes, o les futures femmes
!

Voici la route ;

Ecoute

Son pas qui s'approche et qui doute ;

Aperçois-tu sous les ormes La fluette forme ?

Dans mon cœur et dans le sien Entends-tu qu'elle vient,

Juvénile,

Virginale, blanche et gracile?

Oh! elle passera, Mon cœur l'adorera, Mon âme point ne l'oubliera, Elle, elle s'en ira.

Et voici les villages ; Là-bas sont des rivages ;

Ici sont les plaines,

La rivière est prochaine,

La ville est lointaine,

Ici sourdent les fontaines.

Hameaux,

Gardez-vous le repos

A ceux qui viennent à vos ruisseaux?

Les rondes

Se nouent sous les feuillées profondes ;

* Les baisers folâtres Egaient les âtres,

Et les ménétriers Accompagnent les mariés.

Moi, je suis le cours végétatif Des ruisseaux au long des ifs,

Je suis les ruisseaux aux ondes coutumières Et je m'en vais
vers les rivières,

Vers les rivières, vers les fleuves,

Dans les grands courants où s'abreuvent

Les multitudes surgissantes, à mes yeux neuves.

Je vais maintenant

Avec le fleuve grossissant.

Ah ! que de foules !

Quelles houles !

Comme croule Le flux qui m'enroule!

C'est la cité qui bouillonne ; C'est la vie qui tourbillonne;

g5 LA LÉGENDE D ANTONIA

Et je passe, ô voyageur, Parmi quelles langueurs, Parmi
quelles fureurs,* Dans l'incognito de mon cœur.

Oh ! que de femmes !

Oh! que d'âmes!
Que d'impossibles flammes !
Les villes brament.
Regarde les maisons,
Guette sur les balcons,
Fouille les toits et les horizons !
Les grandes inconnues
Passent sous mes regards éperdus.
Où vont-elles, Les immortelles, Les infidèles?
Ahl que d'atours !
Que de satins, que de velours !
Que de rêvées amours !
Et mon cœur cherche une,
Mon cœur vogue sur les lagunes ;
A la suite de fous cheveux,
Mon cœur marche des pas hasardeux...
Que je serais heureux !
Je vous aime, je vous aime,
Vous êtes mon diadème,
Ta bouche est mon saint chrême...

Et tu te tais?

Tu ne m'aimes pas, tu me hais?

Je ne t'aurai jamais?

Tu m'aimes, n'est-ce pas?

Moi, je ne t'aime pas, De toi je ne veux pas.

Courons!

Les forgerons

Forgent dans les antres profonds

Les glaives de nos passions.

Tu me hais, je t'adore;

Tu ne veux plus, je veux encore.

Et je pars,

Je vais autre part,

Mes yeux hagards

Sont nés pour l'incessant départ...

Car je fus le voyageur morne ; Car j'ai franchi toutes les bornes

;

Et nul jamais ne fut plus las;

Oui saura jusqu'où se sont perdus mes pas?

88 LA LÉGENDE d'aNTONIA

Mon front était blanc de poussière ; Mon front se courbait vers
la terre ;

Quelles errances!

Quelles désespérances!

Quelles lassitudes!

Quelles inquiétudes !

Quelle éternelle solitude

N'est-ce pas que tout semblait fini,

Et que l'heure semblait monter du Lammasabachtani ?...

Quand j'ai vu ce pays... ces sommets radieux... Où naissait
l'occident fabuleux...

Cette nouvelle grève...

Ce site de rêve...

Quand je t'ai aperçue,

o lumière du soir si longtemps attendue,

Si suprêmement apparue !

Oh! je sais...

« Je devine, je comprends, je connais « Vos plaies....

« De mes doigts, de mes doigts absolument purs,

« Je guérirai vos blessures...

« Je veux guérir l'horreur brûlante de vos blessures...

« Oh ! tenez ! je guéris la soif, l'affreuse soif, et rien n'est plus
de Je suis guéri de mes blessures. [ces blessures... »

Ah ! les chemins étaient moroses, Mais voilà qu'ils sont pleins
de roses ;

C'était l'horrible nuit, Mais l'étoile luit ;

L'haleine des tombeaux soufflait parmi les champs,

Mais l'encens

Fume sous les arbres caressants.

Ah ! quelle assumption !

Quelle déification !

Celle

Oui se révèle,

C'est elle;

Oui, la voici;

Merci !

Mon cœur n'a plus de souci.

Et je me pâme, je me meurs, je m'abandonne ; o nuit si douce,
si belle, si bonne!

Et je te vois, et je te nomme...

O ma sœur !

O mon cœur!

Ma lumière!

Mon authentique mère !

Otoi!

O moi! Vois

Comme délicieusement j'agonise

Dans l'apparence bienheureuse où tu te réalises,

Toi que mon âme magnifia Et pour l'éternité glorifia...

Oui, c'est elle;

Oui, c'est l'immortelle; Oui, c'est la fidèle; Oui, l'absolument belle ; Oui, la spirituelle ; C'est la rêvée et la réelle.

Ce n'est que tout à l'heure, quand le cycle des joies et des souffrances et tout le passé de son âme se sera déroulé, qu'il pourra prononcer le nom...

Elle a surgi, de myrtes parfumée, Elle s'est levée de la vallée,
Elle vient transfigurée ;

Et je rayonne,

Mon âme tourbillonne,

Des fanfares résonnent;

Et je m'exalte, je m'enivre, Je me sens vivre,

Je suis heureux, Je suis amoureux.

Amis, vous qui vous parliez bas.

Est-ce vous qui conduisiez nos pas, Est-ce vous qui vieilliez là-bas ?

Tout à l'heure je semblais dormir, Mais je l'ai bien entendue venir;

Au long- de la colline Cheminait la chère berline;

Les chevaux, les bons chevaux

Sans cahots

Montaient à l'ombre des rameaux,

Et longuement les roues Criaient sur les cailloux ;

A travers les roches,

Vous l'annonciez, ô chères cloches !

Et je me disais : au coude du chemin, Près du grand sapin,

Elle apparaîtra, Mon âme la verra ;

Là-bas, tout au là-bas de la route fleurie S'avance la voiture, la voiture bénie...

92 LA LÉGENDE d'anTONIA

Maintenant dans l'espace

Tout est assoupi, tout se tait, tout s'efface...

J'écoute ;

Je regarde au plus loin de la route ;

Je prête l'oreille dans le silence ;

Je n'entends plus que la faible cadence
Des feuillages qui se balancent;
Et, comme autrefois,
Je ne vois
Que l'herbe qui verdoie,
Que la poussière qui poudroie...
Femme, n'es-tu pas arrivée?
Les cloches n'ont-elles pas sonné ?
Au logis n'es-tu pas rentrée?
Près de moi n'es-tu pas restée?
Ici ne t'es-tu pas couchée?
En les flux
Mêmes de cette nuit de destins révolus,
En cette apothéose vespérale, Au sein des ombres nuptiales,
A l'instant le plus glorieux,
Pourquoi, pourquoi dans l'air brumeux,
Vierges de la nuit, ô douces sœurs, Vous en êtes-vous allées
ailleurs, ailleurs, Loin de noire demeure, Loin de nos cœurs?...
O fatalité !
O nécessité

Des calamités !...

Ce qui fut prescrit S'accomplit...

Les nuits sans sommeils, Les matins sans soleils...

O tourment 1 Immense accablement!

Tout vient, Tout advient, Tout revient...

Les midis sans azur,

Les soirs impurs,

Les orientes dévastés, les occidents jamais mûrs.

L'ombre Sombre En un abîme de décombres ;

Le chemin s'efface,

Les gémissements s'amassent

Les bruits de supplice Retentissent ;

Et la croix S'entrevoit,

La funèbre carrière, Le calvaire,

Et les clous

Et le bâton de houx

Et le vinaigre et le fiel Et la ténèbre dans le ciel

Et la désespérance Et le coup de lance...

Ah!...

C'est là...

La blessure...

L'horrible brûlure...

L'affreuse lame...

Au fond de mon âme...

Duel froid en tout mon corps!...

Je suis frappé... je tombe... je suis mort...

Et puis, dans la béante solitude,

Voici que grouillent et bourdonnent des multitudes

De vagues foules confusément s'empres-
sent,

Sur ma détresse

Des mains, des visages inconnus s'abaissent ;

J'entends des voix,

Les cris étouffés autour de moi ;

St des prières vers le Seigneur...

>aix, paix, paix, paix au pécheur !

■ Mûtié au misérable!

Miséricorde au pauvre que la vie accable !

Oh! je souffre;

Cette plaie, c'est du soufre :

Les yeux, c'est un gouffre;

^elame déchire; 'expire.

ïomme, qui te tiens là caché, Jerger des sourires d'adversité,
Même advenant de la fatalité, ïst-ce toi, spectre au poignard affi-
lé, ^'est-ce pas toi qui m'as frappé?

9 LA LÉGENDE DANTONIA

Non, c'est elle..

C'est l'infidèle,

C'est la parjure, L'impure,

L'astucieuse, La menteuse

Oui, sachez, elle a donné le poignard, Elle a ouvert le
traquenard,

Elle a pris l'assassin Par la main,

Elle armait son bras, Elle sonnait le glas.

Trahison !

Profanation !

Lorsqu'il est venu,

Vers lui tes bras se sont tendus ;

Maudite, ces fleurs coupables,

Tu les a prises de ses doigts abominables;

Ces chansons dont il t'envoûte, Tu les écoutes;

Blasphématrice, tu le suis; Tu fuis ;

Alors c'en est fait, je suis Le sacrifié de tes mépris.

Tiens ! voilà mon sang- !

Frappe ! voilà mon flanc!

Prends ma chair,

Souffle à ma face ton souffle délétère !

Tue!

Au carnage le sort t'a dévolue.

Ouvre cette poitrine,

Fouilles-y de tes lèvres assassines !

Mon cœur y bat;

Voilà

L'hostie dont tu te nourriras !

Toi qui me renias !

Toi que rien n'apitoya !

Toi qui me crucifias!...

Toi que mon âme défia!

Viens! reviens!

Les temps anciens

Sont tout et ne sont rien.

Ce nom évoque par l'omnipotente rime, l'acteur doit le crier à toute voix, en le modulant longuement, dans le paroxysme de la passion et le plus fulgurant retour d'adoration, les yeux au ciel, sans plus rien voir autour de lui. avec un éclat formidable.

Viens ! tes yeux Sont mes cieux.

Reviens ! mon âme

Meurt de n'avoir plus ton âme.

Fiancée !

Blanche épousée!

Miraculeuse mariée!

Te revoir, Te ravoir,

Et pendant l'éternité

Expier

De te reposséder !

Sois ma joie, Sois ma proie, Mais que je te voie!

Tes cheveux, ta bouche, ton front divin, Et ce corps de merveille, et ces pâles mains, Et ces seins,

Et ce cœur,

Et le frisson de ton bonheur à mon bonheur...

Ah! viens!

Tu m'appartiens

Par d'absolus liens;
Tu n'es plus à toi; Tu n'es plus qu'à moi ; Et vois !
L'heure est suprême ; Je suis blême;
Ma voix qui t'appelle
Faiblit; mes genoux chancellent;
Mes yeux d'ombre s'emplissent...
Auxiliatrice,
Hélas! hélas!
Pourquoi ne viens-tu pas ?
An loin, les cloches.
Les cloches, les tristes cloches, les cloches saintes
Tintent
A travers les brumes éteintes.
o douces cloches, Sonnez parmi les roches ;
Sonnez et répandez vos voix vaporeuses, Cloches, ô cloches
bienheureuses;
Répandez vos pensées
Et ces regrets des choses dispersées
Et ces méditations dont nos détresses sont bercées;
o cloches de l'église,

Cloches des vallons, cloches des bonnes brises,
Cloches des automnes, cloches des bises,
Pieusement montez, Tendrement résonnez; Vous charmez Les
tristesses des exilés ;

Et vous me dites ce qu'il pouvait être,
Notre amour, notre amour si prompt à disparaître
Notre amour!

C'était que ne s'éteigne point notre jour;
Nous sommes l'éphémère, Nous passons sur la terre ;
Notre azur,

C'est notre esprit continué dans le futur ;
Nous nous écoulons, Mais nos âmes dureront Dans nos gé-
nérations ;

Nos noces, c'eût été que naissent
Ceux qui perpétueraient nos allégresses;
Quand nous aurions uni nos mains
Et que se seraient confondus nos chemins
Et que seraient achevés nos hymens,
Oui, notre sort réalisé,

C'était que ne soit pas abolie notre pensée;
Et quand nos corps

Auront plong-é dans la mort,
Quand nos âmes auront touché le port,
Notre hymen, ô femme des jours amers, C'eût été que tu
fusses mère, Que je fusse père.
Cloches, chantez les bonnes espérances,
Chantez les souvenirs,
Les âmes fidèles à leurs constances;
Epandez, cloches, vos bourdous,
Et nous rêverons,
Nous nous recueillerons
Et nos blessures se consolent.
Qu'ainsi mes yeux se ferment,
Que l'immobilité du chaos dans mon esprit germe,
Et que mes membres las s'étendent, Que la nuit de la pensée
descende.

Je ne veux plus vivre,

Je veux suivre

L'ondoiement des grands flux où l'on s'enivre.

LA LEGENDE D ANTIXIA

Je veux errer à la merci des rives, Dans l'indistinction des
eaux vives.

Dormir est bon; L'oubli, c'est le pardon.

Être parut joyeux; ne plus être est meilleur ;

Il sera doux, sentir sombrer le cours des heures ;

Il sera doux, s'envelopper de mortelles fleurs.

Oh ! je m'along-uis, je m'efface,

Le jour passe,

Le jour n'est plus le jour, la nuit n'est plus la nuit, la trace

De l'idée s'envole dans l'espace.

o mort spirituelle !

Félicité surnaturelle !

Dormir,

M'assoupir,

Dans le néant m'ensevelir.

L'Amante a écouté, muette, les récits de V Amant; tout entière à veiller sur lui, ce n'est qu'aux instants où la menace de son délire se tournait vers elle, où les cris déchaînés de sa passion lui rappelaient combien elle était aimée et combien non reconnue, où sa voix prophétique lui redisait les grandes choses accomplies et celles non accomplies, que, dans le trouble profond de son âme, elle s'est écartée de soutenir ses membres et sa tête, d'essuyer la sueur de son front.

Maintenant elle est agenouillée, anxieuse et comme implorante, devant lui. Il est étendu dans une prostration ; ses yeux s'entrouvrent et se referment tour à tour ; parfois il soulève faiblement la tête. Entend-il? voit-il? U Amante, plus pâle encore, toute penchée sur lui, a pris ses deux bras dans ses mains, et, regardant ses yeux, sa bouche touchant presque sa bouche, après un si cruel silence, enfin, à voix très basse et palpitante, elle commence à lui parler.

L'Amante

Bien-aimé ! bien-aimé !

Regarde ! je suis la bien-aimée.

Bien-aimé ! mon époux !

Comprends ! je suis l'épouse, et me voici pendante à tes genoux,

Bien-aimé ! bien-aimé ! ô mon frère !

Je t'aime; je suis là; je suis fidèle; espère !

o mon mari, mon maître, mon dieu, mon martyr, Les jours heureux sauront bien revenir.

Regarde ! vois ! comprends !

Ce sont mes bras, ces bras où reposent tes membres languissants ;

C'est mon cœur, le cœur où s'appuie Ta tête endolorie ;

Moi, c'est moi,

Celle de tes désirs, de tes songes, de tes émois

Et de tes souffrances et de toute ta joie,

104 LA LÉGENDE d'anTONIA

L'unique, l'absolument, la toute aimée, Sache, et sois guéri,
bien-aimé !

Ah! supplice qui me dévore !

Châtiment pire cent fois que la mort !

Expiation effroyable !

Torture imprévoyable !

Il entend et ne sait pas,

Il voit et ne reconnaît pas,

Et je suis là, présente, ainsi que si je n'étais pas.

o tristes yeux, ô sombres yeux fermés,

Oui ne voient plus celle que tant ils ont aimée !

Pâle front que hante le mensonge,

Front où la brume indéfiniment se prolonge !

O pauvre corps débile,

Pauvre cœur en plaies si fertile,

Pauvre âme si fragile î

Chair pitoyable.

Souffle autrefois si valeureux et maintenant si lamentable !

O toi, qu'en tes blessures et tes douleurs et tes blasphèmes Suprêmement — je le dis au ciel — j'aime !

Le baiser que tu me donnas,

Le baiser que je reçus — combien divin — de toi là-bas,

Veux-tu? sera-t-il doux? chassera-t-il le mal ? Je te le rends, ton baiser conjugal,

Oh ! comprends ! je le verse à ton âme,

Moi, l'amante, moi, l'idéale, la fiancée, la femme.

Ses lèvres ont louché les lèvres de V Amant; il se redresse peu à peu, et, vaguement, regarde.

Tout à coup il tressaille.

A-t- il entendu? a-t-il vu ? a-t-il compris?... dans le baiser d'absolu que ses lèvres blêmes rendent éperdument aux lèvres de V Amante, son être se soulève et sursaute.

Et dans la suprême convulsion sa tête se i*enverse... Tout est consommé.

Antonia a été composée pendant l'année i8go, et publiée en i8gi .

Elle a été représentée pour la première fois à Paris, devant un public

invités, sur la scène du Théâtre d'Application, le 20 avril i8qi. La dis-

tribution était :

Mlle Mellot (l'Amante), M. Fenoux (Paris), l'auteur (l'Amant).

Les conditions restreintes de la représentation avaient fait éliminer la

juration des chœurs ; les choryphées étaient ;

Mlle Grumbach, qui en outre jouait le Fiancé, Mlle Xangis, Mlle Thom-

n, qui jouait encore la Fiancée, Mlle Murcie, MM. Lugné-Poe, Emma-

lél, Hérissé et Mondollot ; M. Teste jouait le Vieillard.

La mémoire de Jules Laforgue

2e PARTIE LE

Tragédie en trois actes

Théâtre Moderne 17 Juin 1892.

PERSONNAGES

La Courtisane, ■

Les Floramyès (Rosea, Aurea, Gemmea, Siderea),

Le Veilleur,

Trois Voyageurs (un Jeune Homme, un Vieillard, L'Aieul);

Le Chevalier.

Un vaste hall d'où se découvrent au fond le rivage et la mer.
L'époque moderne.

Le Chevalier du passé

SCÈNE I

La Courtisane est assise entourée des Floramyes qui achèvent sa toilette.

Les Floramyes

Aurea

Strophe.

Préparez les fards et les fleurs,

Préparez les guirlandes aux vivantes couleurs

Et les subtils parfums nés de l'âme des fleurs.

Rosea s'avance .

Voici les roses et les fards ;

o maîtresse, pour t'enrichir des floraisons les plus rares,

Voici que je me penche à tes genoux et je te pare.

Gemmea

o merveille de nos doigts agiles !

La beauté sans nous est un don inutile.

Siderea

La beauté que nos mains n'ornent pas

Languit comme une plante oubliée sous les frimas.

Gemmea

La beauté par nous délaissée Meurt comme une tige fauchée.

Siderea

La beauté que sert notre adresse Devient toute grâce et toute
caresse.

Gemmea

Préparez les fards et l'or,

L'or fauve dont la pâleur des fronts se colore,

L'or aux changeants reflets que les hommes adorent.

Strophe

Aurea s'avance.

Aurea

Voici l'or et les fards et les ceintures

Rayonnantes et les diadèmes que, de mes mains sûres,

o maîtresse, c'est ma volupté de poser en ta chevelure.

Siderea Nous sommes les Floramyès, Et nos génies Sont de
créer des séductions infinies.

ROSEA

Nous sommes la flore, l'étoile et l'or et le feu, Nous sommes
tout ce qui fascine les yeux.

Siderea

Nous sommes le miracle

Qui fait refleurir le tabernacle.

Rose a

Nous sommes l'esprit

Par qui toute chose meilleure vit.

Siderea

Préparez les fards et le ruissellement

Des perles, des rubis, des topazes, des diamants.

Strophe:

Il4 LA LEGENDE D ANToN1A

Gemmea s'avance.

Gemmea

Me voici, et je garde, ô maîtresse chère,

Pour que nul ne résiste au flamboiement de tes paupières,

L'écrin magique des nobles pierres.

Rosea

Nous avons vu des vierges blanches comme le jour
Passer sans honneurs et sans amours.

Aurea

Nous avons vu des amoureuses Pleurer des larmes
douloureuses.

Rosea

Nous avons vu languir sans gloire

Des princesses d'amour aux regards évocatoires...

Aurea

Pour n'avoir pas voulu connaître

Que l'Art, seul, règne parmi les choses et sur les êtres.

Strophe :

Rosea

Préparez, préparez

Après le fard des fleurs, des ors, des gemmes, préparez

Le fard qui donne aux yeux la profondeur d'astres constellés.

LE CHEVALIER DU PASSÉ Il5

Siderea s'avance.

SIDEREA

Oui, je viens et j'apporte à tes prunelles,

o maîtresse, l'éclat qui d'une flamme immortelle

Eclairera ta beauté surnaturelle.

Aurea

O fards! ô fards puissants !

Fards qui faites les lèvres plus rouges que le sang" !

Gemmea

O fards ! fards souverains !

Fards qui faites les mains

Plus candides que les lys du matin !

Aurea

Fards sublimes!

Par qui les fronts sont plus vastes que les abîmes !

Gemmea

O fards d'extase, fards de luxure,

Par qui les yeux ensorcellent les créatures !

La Courtisane

Ainsi, dans mon miroir,

Mon esprit s'agrandit depuis l'aurore jusqu'aux plus nébuleux soirs.

I I G LA LÉGENDE d'ANTONIA

O charme

Devant qui toute humaine vertu désarme!

Le philtre que j'offre aux cœurs las,

N'est-ce pas
L'espoir de l'oubli,
L'espoir du présent aboli,
L'espoir du meilleur rendu possible.
L'espoir des grands désirs devenus tangibles?
Le philtre d'enchantement
Qu'aux cœurs désespérés je tends.
N'est-ce pas l'illusion,
La divine illusion?

ROSEA

Reine, ce philtre,
C'est la langueur des parfums de tes fleurs quidans les cœurs
s'infiltre.

Aurea

O reine, ce philtre subtil,
C'est la splendeur de l'or épars en tes cheveux juvéniles.

Gemmea

Ce philtre suprême,
C'est l'ondoiement que font sur toi tes gemmes.

SIDEREA

Reine, ce philtre immatériel,
C'est la profondeur de tes yeux semblables au ciel.

La Courtisane

Ion miroir fidèle

le dit que je suis telle,

^elle que le voyageur

)ui viendra reposer sous mes yeux son cœur,

f boira le breuvage

)e son servage.

îles regards où toutes pensées

baissent sitôt que je les veux évoquées,

Mon front où la joie de l'amour

3eut vivre, ma bouche d'où tour à tour

routes paroles

\. mon gré librement s'envolent,

St les douceurs de mon sourire inexorable

Charment du charme inguérissable.

Les Floramyès

Strophe :

Aurea

C'est que nos doigts qui t'appartiennent
Savent tisser les grâces où tous les mortels se prennent.
Rosea s'avance.

Rose a
Pour égayer les cœurs moroses,
Je sais sur tes lèvres semer les roses.
Gemma Et ta bouche rit.

SIDEREIA

Ton front resplendit.
Gemma Les fleurs sur ta bouche naissent.

SIDEREIA

Les roses s'épanouissent en tes caresses.
Gemma Notre art Finalement te pare.

Aurea

Sur ton corps
Moi, je répands le rayonnement de l'or.

SIDEREIA

L'or est la splendeur des reines.
L'éclat de l'or manifeste les souveraines.

Strophe

Aurea s'avanc

SIDEREA

or contient toutes les flammes.

Rosea

i magie de l'or incante les âmes.

SIDEREA

us sommes tes servantes, ans l'illusion toutes-puissantes.

Gemmea

a joie,

est que les diamants sur toi flamboient.

Rosea lors le feu des choses t'illumine.

Aurea es gloires brillent sur ta poitrine.

Rosea

i mystère ceint ta beauté fantomale.

Aurea

; tout orgueil devant toi se ravale.

Strophe

Gemmea s'avance.

LA. LEGK.NDE D ANTOiM-V

RoSEA

Oui, nous sommes nées

Afin que par nos mains tu sois ornée.

SIDEREA

Strophe :

Siderea sauunce.

Et moi, la dernière,

J'apporte à tes paupières

Le reflet des astrales lumières.

Aurea Règne !

Gèmmea La richesse des mondes t'imprègne.

Aurea O floraison vivante de nos artifices!

Gemmêa Regarde en ton miroir si nous ne t'avons pas faite
triomphatrice.

SCÈNE II

Le Veilleur

Midi,

L'astre dans le ciel a grandi,

Le ciel luit,

Les chansons du matin sont finies,

La lumière brille au zénith,

C'est midi.

Oh! voici que des gens vont paraître; Femmes, voyez au loin
quel monde va naître; Reine, l'heure des soucis de nouveau sonne
; Regarde, reine, par l'horizon qui devant toi rayonne Femmes,
les choses vont prendre leur cours ; Surgissez et venez, voici le
milieu du jour.

Toutes choses sont-elles prêtes?

Avez-vous paré vos têtes?

Avez-vous 2;arni le seuil des fleurs du matin ? Avez-vous nnné
votre teint ?

Car voici que l'heure de la vie s'ouvre ;

La vie a rejeté le manteau qui la couvre;

Femmes, du haut des tours où l'ombre vous enserre,

Regardez! ouvrez aux choses vos paupières !

Reine, tes voiles sont-ils fixés,

Tes cheveux noués,

Tes joues fardées?

Les mortels vont venir ; l'autel est-il paré ?

C'est midi, c'est midi,

La lumière de l'astre sur le monde a grandi,

Le ciel dans l'infini reluit,

Le matin est fini,
L'instant de vivre brille au zénith,
C'est midi.

// passe.

Les Floramyès

Rosea Voyez ! voyez !

Un navire dans le golfe s'est arrêté.

AUREA

Les matelots sur la mâture Ont serré la voilure.

Strophe

Gemmea

Dans le tranquille port

Un navire est venu chercher abri contre les vents du nord.

Siderea

Au long des mâts les voiles pendent, Et les marins sur la plage
descendent.

Strophe ,

Rosea

Voyez ! voyez !

Sur le sable fin, près des rochers...

Aurea

Les passagers sont descendus;

Ils ont quitté le pont des flots battu.

Gemmea

Ils approchent;

Leurs silhouettes se distinguent au milieu des roches.

Siderea

Et derrière, au fond de l'anse,

La coque du navire doucement encore se balance.

Strophe

Voyez !

Sur notre terre leur destin les a menés.

AUREA

o reine, tout à l'heure

Va leur apparaître ta demeure.

Gemmea

Ton asile, ô maîtresse,

Offre à leurs yeux fatigués sa promesse.

SIDEREA

A leurs regards qui cherchent dans le vide Brille, ô reine, la
tour où ta puissance réside.

ROSEA

Oh! voyez! oh! voyez!

Vers ici ils se sont dirigés.

AUREA

Ils sont trois...

Un jeune homme, un vieillard...

Strophe

Et l'autre, qui suit lentement et seul,

Cet homme au front tout blanc, est-ce l'aïeul?

Siderea

Ils viennent... déjà

J'entends leurs pas... o reine, les voilà.

Les trois Voyageurs entrent.

La Courtisane

Soyez les bienvenus,

Voyageurs qui venez de bords inconnus

Ici, ô voyageurs, c'est l'île

Où chacun a toujours trouvé asile ;

Vous êtes abordés,
O voyageurs des longues mers de la vie harassés,
Sur un rocher perdu parmi les flots
Que ne connaissent que par vagues ouï- dire les matelots;
Ici, c'est l'île qu'un sort obscur
A jetée en plein milieu des océans impurs,
Pour que les humains passagers
Fassent halte avant de retourner aux flots où tant ont
naufragé.

Hommes, je suis la reine
De l'île où vient de s'arrêter votre carène.
Mon île est la ténébreuse grève
Que vos yeux n'ont jamais entrevue qu'en rêve ;

126 LA LÉGENDE d'aN'TONIA

A ceux que tourmente la faim
Je dis : jusqu'à demain
Ici vous mangerez
Ainsi qu'à jamais vous resterez rassasiés;
A ceux que la soif oppresse
Je tends un breuvage plein d'ivresses ;

Et pour cela je ne demande au voyageur
Que ce qu'il lui plaira de m'accorder de son cœur.
L'île où je règne est l'île fantastique
Qui dans l'océan des jours les plus mélancoliques
Surgit aux yeux
Des passants égarés sous les cieux.
Le Jeune Homme Reine !...
Le Vieillard Reine de beauté !...
L'Aïeul Reine de suprême grâce !...
La Courtisane
Parlez !

En ce palais où je puis tout, parlez !

Après l'orage,

LE CHEVALIER DU PASSE

Après la douce traversée, l'àpre voyage. Dans ce refuge que
vous ouvre ma voix amie, Que sans crainte votre désir à moi se
fie !

Le Jeune Homme

Mon désir...

Oh ! mon cœur tressaille de ses plus anciens souvenirs.

Lorsque tout à l'heure nous marchions,

Ayant quitté la mer et le navire et que nous approchions,
Les yeux fixés vers ce palais
Où la splendeur d'un midi nouveau apparaissait,
Tout à coup
Dans ce ciel infiniment doux
J'ai vu deux noirs corbeaux, oui, deux corbeaux funéraires
Oui s'envolèrent.
Et maintenant voici
Que ce visage d'enchanteresse nous sourit,
Et que le sombre présage a disparu,
Et que cette voix de fée résonne au fond de moi dans
l'inconnu.
Mon désir?... Oh! cette parole, reine,
Réveille en moi les choses les plus lointaines,
Quand sur la terre de ténèbres couverte
J'ai quitté celle à qui ma vie était offerte.
Reine, ton visage
Rappelle à ma pensée cette image;
Ta voix à mon oreille
Sonne pareille

A la voix de celle qui là-bas sommeille;

LA LKGL^DE U ANTQANIA

Ton sourire se manifeste tel

Que ce sourire que je porte dans mon âme fidèle.

Ah ! mon désir?... N'interroge plus

Celui qui a laissé dans les lointains les plus perdus,

Dans les brumes les plus infranchissables de la vie

L'amie.

La Courtisane

Eh bien, écoute, tends l'oreille, approche-toi,

Afin d'ouïr les mots qu'il me plaît de verser en toi.

Oui, ma voix, c'est la même,

La même voix que celle que tu aimes ;

Mon front, en effet, a la semblance

De celle en qui tu mis ton espérance;

Ou plutôt, vois! mes yeux,

Oui, ce sont bien ses yeux ;

Et voici bien la bouche

De celle que ta jeunesse a rêvée pour sa couche.

Ne te Pavais-je donc pas dit? dis ton désir!

Ton désir, quel qu'il puisse être, je suis souveraine pour
l'accomplir;

Je suis reine, je suis fée,

Je suis puissante à atteindre aux plus folles pensées.

..... Si grand soit le désir,

Oh! sachez que je suis la maîtresse de tout désir,

Et, dans l'enchantement d'un nouveau devenir,

Ne cherchez plus si des présages

Ont déchiré de leur éclair ces blancs nuages.

Le Vieillard

'andis que je venais vers cette maison,

'ai vu les noirs corbeaux qui s'envolaient à l'horizon,

,t j'ai senti deux fois en tout mon corps

omme s'il passait un frisson de mort.

It j'en rougis et je dis la chose ridicule,

lar aux présages je ne suis point crédule ;

^t puis j'ai dans mon âme

)es soucis plus puissants qui clament;

)ui, mes cheveux déjà sont gris,

?A le seul bien que je demande, c'est l'oubli.

La Courtisane

arrête ! ne dis pas

.es désespoirs ; ne parle pas

)e ces souffrances d'autrefois,

<ii de ces peines que je vais effeuiller entre mes doigts.

)ui, homme aux gris cheveux,

>op jeune encore pour que le temps victorieux

Ht effacé la trace

)cs souvenirs dont le poids te harasse,

)ui, l'air embaumé d'arômes

Qu'autour de moi soufflent les fleurs de mon royaume

Smporte le passé, et le dissipe et l'abolit,

It moi, sachez ! je suis l'oubli.

I 30 LA LÉGENDE d'aNTONIA

Dis-tu vrai?

Le Vieillard

Le Jeune Homme

L'Aïeul

J'ai touché l'âge où les choses humaines ne laissent plus

Qu'un vestige indéfiniment confus;

Sur la mer

Je vais la course dernière ;

Mes yeux ont presque oublié le soleil

Et pour frapper encore mes oreilles

Il faut une aussi pénétrante douceur de paroles

Que celle, ô reine, qui de tes lèvres que je vois à peine s'envole.

Dans mes membres mon sang- est presque froid,

Et tout à l'heure, quand nous venions vers toi,

Ce n'est pas de ces yeux presque fermés à toute flamme,

Mais au fond de mon âme,

Que j'ai vu le funeste envol des corbeaux sombres.

Et tout cela déjà se perd dans l'ombre;

Je n'ai plus d'inquiétudes,

Mais seulement une vieille lassitude ;

De consolation, ni d'oubli, ni de rien de ce qu'aux autres il faut

Je n'ai désir, mais du repos.

LE CHEVALIER DU PASSÉ l3l

La Courtisane

Ire,

uand auprès de toi j'aurai posé ma tête familière, jand je tien-
drai entre mes doigts tes doigts tremblants,

si j'endors ton front dans mes bras blancs, l sauras que ma
voix est" un suprême charme, i sauras que mes yeux savent ré-
pandre des larmes ù mouillent les fronts

nsi que la rosée des soirs les plus féconds. je le veux, je suis fi-
liale ; cela est si doux, à l'heure vespérale ! , si je veux encore,

pourquoi ne le voudrais-je pas encore?

ur toi, vieillard, moi jeune autant que l'aurore

autant qu'elle, tu le devines, belle, serai tendrement et sainte-
ment maternelle. . Va ! quelque vaste que soit le désir, l'ai dit, je
puis l'accomplir.

Kosea mmes, hommes, connaissez la splendeur

Aurea ce front qui s'est baissé vers vos douleurs.

Gemmea anaissez la douceur empreinte

l32 LA LÉGEiNDE d'aNTONIA

SlDEREA

En ces yeux qui sourient à vos plaintes.

Le Jeune Homme O merveilleuse reine !

Rosea N'est-ce pas qu'elle est la toute souveraine?

Le Vieillard O reine adorable !

Aurea N'est-ce pas que c'est ici un pays de fable?

L'Aïeul

Reine de rêve !

Rosea N'est-ce pas que près d'elle tout destin s'achève ?

Le Jeune Homme O reine de tendresse !

Le Vieillard Toute-puissante charmeresse !

LE CHEVALIER DU PASSE SLDEREA

Immortelle dominatrice des esprits !

L'Aïeul Enfant, enfant, enfant bénie!

La Courtisane s'avance sur le devant de la scène.

La Courtisane

Tous,

Buvez-le à regards fous,

A pleines lèvres,

Et de tous vos êtres, de vos sens et de toutes vos fièvres,

Tous, toi, amant,

Et toi, front soucieux, cœur saignant,

Et toi

Pour la mort presque assez froid,

Tous, buvez-le, le surnaturel philtre

Que la merveille de ma volonté en vous infiltre ;

Buvez ce breuvage

Qu'est l'éclat trompeur de mon visage,

Ce poison

Qu'est la douceur de mes regards profonds,

Ce sortilège

Qu'est le parfum de ma poitrine couleur de neige ;

Buvez-le à pleines bouches, à pleins corps, à pleines vies,

Ce philtre, ce poison, ce charme de magie

J 34 LA LÉGENDE d'aNTONIA

Qu'est mon art et qu'ont brassé pour moi mes Floramyes.

Je suis Circé,

Et de tous ceux qui sous mes regards ont passé

Ainsi, ainsi j'ai triomphé.

.... A l'ouest, dans le golfe, par là,

Est le navire qui vous amena ;

Qu'une brume toujours vous cache cet occident!

C'est par ici qu'il faut aller, vers l'orient,

Esclaves,

Vous joindre à tant d'esclaves.

Le soir descend,

Le soir sur les choses tombe lentement.

Allez, allez, à tout jamais!

La sure retraite qu'à mes esclaves je promets,

Rien ne peut en rompre la paix.

SCENE III

Le soir est venu.

Les Voyageurs sont sortis; les Floramyes se sont retirées sur un côté du théâtre. La Courtisane, seule maintenant, lentement se dirige vers le fond, d'où l'horizon apparaît.

La Courtisane

Oui, c'est le soir Et ceux-là passent

Par où d'autres ont passé et d'autres suivront leurs traces.

Et moi je reste

A regarder tomber le crépuscule de la nuit céleste ;

Et sans plaisir,

Sans qu'un étonnement m'ait fait tressaillir,

Sans qu'aucun trouble me prenne,

Je les vois passer, eux, eux qui m'appartiennent;

Et la maîtresse

Soupire dans la solitude qui l'opprime.

O soir puissant, j'ai sous mes pieds

Foulé toutes les pitiés,

J'ai triomphé, je suis forte,

136 LA LÉGENDE d'ANTONIA

Mes yeux fardés n'ont connu de révoltes d'aucune sorte;

O soir, et je suis là qui me lamente

Et presque pleure et languis, comme une amante

Quand ne vient plus

L'écu.

Soir, à tes incantations je me livre;

Sous ton voile que de l'humanité je me délivre,

Et qu'un peu de véridique paix

Descende sur mon âme que harcèlent les plus vains regrets,

Les Floramyes

Rosea

L'heure du mystère

S'inaugure au ciel et sur la terre.

L'heure du rêve Dans l'espace se lève.

Aurea

Gemmea

L'heure des renouvellements Parmi les mondes va surgissant.

SIDEREA

L'heure de la conscience S'éveille au milieu du silence,

le chevalier du passé i.37

La voix du Veilleur

La nuit, voici la nuit ; La lumière du jour a fui.

Veillez ! la nuit belle En les esprits se révèle.

d'est la nuit et c'est l'ombre,

Et toute humanité dans ses flots sombre.

Les Floramyes

Rosea

Reine,

Elle a vaincu encore, ta force surhumaine.

Aurea Maintenant oublie !

De toutes contraintes le repos délie.

Gemme a

Le soleil du jour

A vu la lutte et les vaincus pour toi mourir d'nmour.

SiDEREA

Maintenant repose!

[Un voile se répand sur les choses.

j3g la légende d'antonia

La voix du Veilleur.

Veillez ! la nuit évoque ses arômes, La nuit évoque ses fantômes.

Les images nocturnes se dressent Ça et là par les ténèbres épaisses.

Veillez ! la nuit ressuscite les âmes Des esprits qui dans l'éternité brament.

Les Floramyes

Rosea

C'est l'heure où les plus anciens cultes Au fond des cœurs exultent.

Au re a

C'est l'heure où le sommeil

Dans les âmes immortelles s'éveille.

Gemmea

C'est l'heure où se transfigurent Les visions obscures.

Siderea

C'est l'heure où tout ce qui gisait Renaît.

SCÈNE I La nuit

Les Floramyes

Rose a Elle s'endort... retirons-nous...

Aurea Retirons-nous...

Gemmea Dans une douce paix qu'elle repose...

Siderea Que le sommeil en son esprit se pose...

j^O la légende d àstonia

R.OSEA

Laissons que le sommeil charme son âme lasse...

Aurea Et que les visions l'égaient et passent...

Gemmea Laissons, laissons qu'elle sommeille et qu'elle rêve.

SIDEREA

Et que la nuit calme s'achève...

Elles sortent.

L.v Courtisane

O song-e,

Que mon âme dans tes flots plongv !

Salut, solitude nocturne,

Désert de l'ombre taciturne !
Salut, silence,
Vastitude de la nuit immense,
Solitude silencieuse,
Infinie, hallucinante, délicieuse.
Silence solitaire,
o toi favorable au mystère,
Paix divine où l'esprit se reconnaît,
Paix divine, divine paix !
Oui, je me revois telle que je suis ;
C'en est fait des vains ennuis;
Il n'est plus, le voile qui me couvre;
Je me retrouve et me découvre ;
Je m'éveille du sommeil de la vie blême ;
Fe suis moi-même
Et ma pensée
Qui de toi, de toi seul est possédée,
T'invoque et t'appelle, ô Passé !
Mon âme plonge
Dans la suprême réalité du songe.

Le Chevalier du Passé

Je suis celui qui n'étais plus.

Du fond des temps révolus,

Du plus loin des souvenirs les plus anciens,

Je viens.

Dans l'abîme des brumes où ton désir se perd,

Où descend ton regret le plus cher,

Où ton idée aux heures sublimes s'exaspère,

Parmi l'ombre où ton âme se cèle,

Je viens, ô femme, vers toi qui m'appelles.

La Courtisane Il me semble que je te connais ; Tes traits

Dans mes yeux jadis ne se gravèrent-ils Pour y laisser une empreinte si subtile, Aux temps de nos rencontres juvéniles?

Mais ta voix n'est point dure ;

Ton visage ne montre point le ressentiment des injures Ta démarche est bénigne ; Ton front n'a point d'apparence maligne. O chevalier du rêve d'autrefois,

i tu semblés celui qui tant souffrit par moi,

on âme est bonne encore,

t je sens que vers toi mon âme comme alors

t que c'est toi celui qu'alors elle aimait.

chevalier de ma souvenance,
oi, chevalier de ma délivrance,
est-ce donc que les choses les plus divines de mon rêve
commencent*?..

Les choses qui précèdent ont été dites dans la solennité d'une
apparition ; maintenant ils parlent avec la douce tendresse
d'axants qui se sont retrouvés.

Lui

.a nuit merveilleuse

[onte des profondeurs vaporeuses,

fine à une se lèvent les étoiles,

'infini du ciel se dévoile,

>es chants d'oiseaux

Iruissent sur les flots.

Elle

|ui pourrait oublier

es choses que le destin a liées ?

ie premier souvenir qui dans l'être s'implante,

l'est comme une vivace plante ;

I 44 LA LÉGENDE d'anTOSIA

Le souffle du désert aride

Peut venir qui dessèche la fleur languide ;

L'ouragan de prodige

Brisera la gracile tige ;

Mais la racine,

Rien ne la déracine ;

Mais la racine de la pâle fleur,

Au fond de lame, au fond du cœur,

Rien ne l'arrachera,

Piien ne l'abolira,

Toujours elle demeurera,

Là,

Toujours elle sera là.

Lui

Dans la nuit opportune

Vois monter le disque de la lune;

La lune blanche et fatidique

Incante les choses de son reflet magique ;

La lune propice aux enchantements

Verse en les espaces ses bercements.

Elle

La racine de la fleur de la souvenance

Depuis les temps a répandu ses enlacements dans la conscience,

Depuis les temps que j'ai vagué par les déserts de l'existence,

Depuis l'éternité que mon être va son errance.

Les vents des quatre points du monde

Ont mené leurs fantastiques rondes,

Le soleil a brûlé,

Les neiges du nord ont neigé,

Et les rosées.

Ont distillé leurs rouilles, et par l'été

Les plaines de l'esprit ont été embrasées ;

Mais la vieille racine primitive

Est restée, tout en le fond et toujours vive,

Et prête à refleurir,

Et qui doit refleurir.

Lui

Vois, la clarté lunaire

A quelque chose de crépusculaire,

Comme si de l'inconnu

Allait naître un jour non encore vu.

Regarde, la douce lune dans le ciel

Tend sur nos têtes ses clartés de miel.

Elle

Aussi, quand un printemps nouveau vient à éclore,

Quand renaît cette aurore,

Quand les cieux sont doux,

Quand le cycle des premiers jours se renoue,

Adieu, les durs hivers!

Adieu, bises amères !

O temps mauvais,

Lassitudes, souffrances, regrets,

1 46 LA LÉGENDE d'ANTONIA

Adieu! le souvenir vainqueur Refleurit dans les tréfonds du cœur.

Lui Nuit enchanteresse !

Elle

Nuit de renouveau et d'allégresse !

Lui Nuit délicieuse !

Elle Nuit des oplatons fabuleuses!

Lui Nuit, nuit d'amour!

Elle Nuit où les plus vieux rêves ont leur retour !

Lui

Nuit charmante !

Elle Nuit qui rend l'amante à l'amant 1

I 1 I BEVALIER DO PASSÉ 147

Lui

Nuit de ravissement!

Elle Nuit qui rend l'amante à l'amant!

Lui

Moi-même

Je renais, je revis, je suis moi-même.

Elle

Je n'espérais que toi, Je ne voulais que toi, Je n'attendais que
toi

Du fond des chaos mortels,

L'âme éternelle,

C'est elle

Oui subsiste toujours fidèle.

Lui

Dans les angoisses et les soucis Mon cœur n'avait que ce souci,
Toi seul étais tout mon souci.

LA LEGENDE d'aNTO.NIA

Lui

Rien ne meurt,

Le passé revient sans erreur,

Tout ce qui fut vivant demeure.

Elle Et voici que mon seul rêve S'accomplit et que je rêve Mon
unique, mon éternel rêve.

Lui Oui, la vie se rouvre pour nous...

o toi l'épouse, viens, je suis l'époux.

Elle est tombée entre ses bras; il met ses lèvres sur ces lèvres
et longuement la tient embrassée.

Et, tout à coup, un trouble paraît le saisir; brusquement il
s'écarte.

Au dehors, le matin commence à briller.

Lui Oh! ce baiser...

Qu'est-ce que ce baiser?...

Mon âme reconnaît-elle ce baiser?...

Pourquoi n'ai-je pas reconnu ce baiser?...

La lumière de l'aube déjà luit ;

Le matin à l'horizon reluit :

La nuit,

La nuit s'en va;

L'orient brille ; la nuit s'en va ;

C'est le jour qui renaît,

Le jour où toute apparence mensongère disparaît,

Où toute vérité se reconnaît...

Et voici que s'est troublée mon âme,

Et voici que je ne reconnais plus cette femme. . .

La nuit, la nuit est achevée ;

Torches de la nuit, c'est assez brûler ;

Torches nocturnes,

Vos étincelles agonisent comme un vol d'esprits taciturnes;

Torches de la nuit, flambeaux d'amour,

Eleignez-vous ! éteignez-vous! voici le jour...

Et toi,

Si c'est toi,

Si c'est encore toi,

Si c'est toujours toi,

A la clarté du soleil qui se lève, viens, viens, que je te voie!

Oui, je reconnais ces yeux,

Ces yeux...

Mais pourquoi dans ces yeux,

Maintenant que grandit la blancheur du matin,

Passe-t-il des reflets qu'alors je n'apercevais point?

Oui, oui, je connais ce visage...

Mais en ce visage

Ce n'est plus, non, ce n'est plus la même image.

150 LA LEGENDE D ANTONIA

Tes lèvres, oui, je les connais...

Mais

On dirait qu'elles ont appris

Des sourires tout autres que ceux que jadis

Notre amour y avait mis ;

Je connais ce sourire, ces yeux, ce front;

Et il semble que l'illusion

Ait fait plus pur ce front

Et ce sourire plus doux et ces yeux plus profonds.

Tiens, cette rose

En ta chevelure, je n'ose

En sentir les senteurs trop troublantes...

Ah ! que les courbes de tes cheveux sont devenues savantes!

Ah ! que ces fleurs sont donc trop enivrantes !

Tes mains jadis étaient-elles si blanches?

Est-ce de telles robes qui flottaient sur tes hanches?

Voici que le jour naissant sur toi ruisselle,

Et voici qu'il te révèle

Telle

Et non point telle

Que j'ai jadis aimé mon immortelle.

Toi, oui, c'est toi; Et cependant je crois Que ce n'est plus toi.

Celle que dans le songe d'une nuit de prodige

e suis venu trouver à travers le miracle et le vertige,

l'elle qui dans l'amour était l'élue

It qui près de moi marcha vers l'absolu,

l'elle dont l'erreur même

'ut le martyr d'un inéluctable anathème,

l'elle qui mueltement repentante

Ratifiait mon dernier souffle en son baiser d'amante,

ielle-là, la pauvre, la simple et la mélancolique,

r'authentique,

>ont nul mensonge n'avait troublé la grâce unique,

a miraculeuse fiancée,

'épousée,

a bien-aimée,

3 vois son front, je vois ses yeux,

? vois cet être merveilleux,

[ais, sous la croissante clarté du jour qui ne déçoit pas,

lie, elle, je ne la vois pas.

Elle coûte donc. Et vous,

lartés du jour funeste, du jour jadis si doux, luminez mon front, mes yeux, mon cœur, t que rien ne reste dans l'ombre, et que mon cœur 3 manifeste... Assez de mensonges, assez d'erreurs!

iche! depuis les temps de notre amour, 3s pires deslins ont eu leur cours.

toi l'amant

l52 LA LÉGENDE d'aNTONIA

A qui je donnai mes serments,

Toi lelu

Pour qui je fus en effet de toute éternité élue,

Toi que je dus tromper,
Et que j'ai tué,
Toi celui que j'ai crucifié,
Toi que j'ai aimé,
o toi
Dont mourant, tu l'as dit, je fus la suprême joie,
Sache, ô toi mon unique aimé,
Mon époux, mon héros, mon maître, mon dieu, mon bien-
aimé,
Sache, je suis restée seule en face de l'avenir ;
Et lorsque sous mes lèvres se fut exhalé ton dernier soupir,
Je me trouvai, moi l'idéale, moi l'amante, moi la femme,
Dans l'isolement épouvantable de mon âme.
Alors, pourquoi plutôt ceci, plutôt cela ?
La connaissance des choses qui m'entouraient m'abandonna.
Devant moi les plaines de la vie
S'étendaient indéfinies;
Et sous mes pieds
S'entremêlaient les plus indifférents sentiers.
Que m'importait?

J'allais, j'allais...

Au milieu des étés, des hivers,

Par les oasis et les déserts,

Sous les tempêtes et les printemps verts,

Et parmi les tonnerres

Jes plus rouges, des plus noires, des plus fantastiques nuées,

^a femme est devenue la prostituée.

Mon secret enfoui dans mon cœur,

f'ai laissé ma bouche proférer des mots menteurs,

f'ai permis que mon front se couvrît d'inanes fleurs,

Mes pâles joues se sont éclairées de factices couleurs,

\ mes yeux j'ai appris de nouveaux sourires;

Pourquoi plutôt pleurer ou rire ?

Et les mains blanches de l'artifice

M'ont faite redoutable, souveraine et séductrice.

l'ai donné aux passants que m'amenait le sort

Ce qu'ils voulaient, l'extase, la joie, la mort.

Ah! les jours ainsi

Ont coulé, sans repos, sans changement, sans merci.

Moi, était-ce moi?

Tu l'as dit... était-ce moi?
o mon amant, ô mon époux,
Je t'aime, et je n'ai que toi, et le rêve à qui je me voue,
C'est toi; et ma pensée, sais-tu pas bien
Qu'elle t'appartient
Et qu'il n'est rien
Qui ne soit tien
Et que toujours, toujours, toujours je suis ton bien.
O roi,
De mon àmc empare-toi.

1 54 LA LÉGENDE DANTONIA

Lui

Les clartés de l'aube se font plus claires;
Le soleil se lève sur la mer ;
Voici l'heure où finit le rêve ;
Loin des lieux où la vie reprend son cours après la trêve,
Voici l'heure où se doit en aller le rêve.

Elle

Où vas-tu?

Que dis -tu ?

Lui

Le matin est déjà trop blanc à l'horizon,

La lumière est trop claire à l'horizon,

Le soleil est trop haut sur l'horizon...

Je suis le chevalier du premier temps,

Je suis celui de ton printemps,

Je suis ton rêve d'antan ;

o toi dont les aurores sont prescrites,

Laisse que le chevalier de ton passé te quitte.

Elle

Toi, me quitter...

M'abandonner...

La scène reprend ici la solennité du début.

LE CUL-.VAULll DU PASSE

Le Chevalier

2 suis venu du fond des brumes les plus insondables

'ù m'évoqua le cri de ton âme lamentable.

e suis la voix de ta conscience

t me voici qui te parle dans le silence,

. l'abri des tumultes de l'existence,

endant le bref instant de la halte dans l'errance.
t moi, ta conscience,
toi, ta pensée,
[oi, ton passé,
2 le dis, ô femme, tu n'es plus
elle que tu fus ;
elle des jours anciens n'existe plus ;
ie celle-là tu n'es que le fantôme.
t moi, je suis aussi fantôme.
e jour revient, la vie revient ;
.dieu! le cours des choses indissolublement te tient.
e passé est détruit, ton àme
► 'autrefois est morte, tu es une autre femme ;
'amante avec l'amant a connu le trépas.
1 douloureuse créature, cherche ! et tu trouveras
e chemin, le dur et le divin chemin
ar où ta vie aura son lendemain.
lu milieu du sort qui t'envoûte,
Iherche ! et tu trouveras la route;
111e peut refleurir un jour, ton âme absoute...

emme!... ô prédestinée!... élue et paria !...

]5fi

LA LEGENDE D ANTONJA

Toi qu'un si haut destin sanctifia...

Toi que l'amour glorifia...

Antonia! Antonia!

SCÈNE III

Maintenant qu'il a disparu, elle qui Va écouté dans une immobilité surnaturelle, peu à peu elle revient à elle. Comme au sortir d'un rêve, ses bras qui veulent retenir la vision tremblent, sa voix qui veut la rappeler s'arrête dans sa gorge. Enfin un cri effroyable s'échappe de sa bouche.

Alors apparaissent les Floramyès ; elles se précipitent vers elle et V entourent :

— Reine/...

— O chère reine/...

— O pauvre, ô tendre reine/...

— O chère, ô malheureuse reine/...

Mais d'un geste, hagarde toujours, elle les écarte et les repousse, loin d'elle, à jamais loin d'elle... Au dehors, le plein jour brille.

SCÈNE I

Les trois Voyageurs

Le Vieillard

Du côté de la mer

Depuis le matin la reine est restée solitaire, Délaissée des compagnes qu'elle aimait, Et pâle, et les traits défaits.

Le Jeune Homme

Elle-même a chassé ses Floramyes fidèles ; Et moi, trois fois je suis allé vers elle, Et trois fois en l'approchant J'ai senti dans mes veines s'arrêter mon sang-

Le Vieillard

Elle est restée là, seule, immobile,

Tandis que les heures passaient et que le soleil s'élevait au-dessus

Et tel était le trouble dont son esprit [de l'île ;

Et ses sens étaient remplis,

Que moi, qui l'observais,

C'est à peine si je la reconnaissais.

Le Jeune Homme

Chaque fois que j'ai voulu lui dire une parole,

Moi, de même, j'éprouvais cette angoisse folle

De voir en son visage

Des aspects inconnus, amers, sauvages,

Et de n'y plus trouver

Ces douceurs dont nous étions accoutumés.

Le Vieillard

Ton angoisse, ù jeune homme, étrangement répond Aux inquiétudes où mon esprit se confond.

Le Jeune Homme

Quoi? toi-même, ô maître,

Il t'a semblé, voyant la reine, à peine la reconnaître?

Le Vieillard

Ainsi, toi-même, par trois fois

Tu as senti, voulant lui parler; hésiter ta voix ?

lGo LA LÉGEPsDE i/anTOMA

Le Jeune Homme Oui, ce charme

Par qui hier se tarissaient toutes les larmes, Dans ses regards éteints Tout à l'heure je le cherchais en vain; Et c'était comme si cette femme Fut devenue une autre femme, Ou comme Si, moi, j'eusse été un nouvel homme.

Le Vieillard

Qjand je la vis pour la première fois,

Elle me dit : oh ! vois!

Ne suis-je pas

Celle de tes regrets, de tes espoirs et de tes joies ?...

Et mon cœur, mon faible cœur par la vie abattu,

Mon cœur a cru

Qu'elle était celle-là et qu'en mon rêve j'étais advenu.

Et voici qu'à l'instant ces mêmes yeux

M'ont apparu vides de ce prestige délicieux,

Tout de même que si l'illusion

Pour un jour m'avait enveloppé d'hallucinations.

Le Jeune Homme

O désenchantement subit, mystérieux, terrible! Quelle est donc cette force invincible Qui vient de dessiller mes yeux puérils,

Ou bien qui vient à la dame de l'île

D'arracher

Le masque séduisant où nos âmes s'étaient attachées?

Le Vieillard Depuis le matin Sur le sommet lointain De la tour d'où les yeux plongent Par delà la mer, la vie et le songe, Elle a laissé le jour grandir, Elle a laissé sa grâce s'enfuir, Elle a laissé le souci la saisir, Elle a laissé son charme se flétrir.

Le Jeune Homme

Chut!... voici passer ses compagnes de séductions, Les Floramyes qu'elle a chassées, et qui s'en vont.

Les Floramyes

Strophe :

Aurea

Adieu, les rives où nous avons vécu !

Adieu, les charmants bords où nos songes longtemps se sont plus !

Rosea

C'est fiai de semer ici les floraisons multicolores Oui s'épanouissaient sous mes doigts de flore.

IÔ2 LA LÉGENDE d'aNTONIA

Gemme a

Adieu, tendre pays !

Adieu, jardins par nous fleuris !

Aurea

Je ne verserai plus entre mes mains

Parmi les fleurs de ce ciel l'éclat de l'or divin.

Siderea

Adieu, rivage !

Adieu, montagnes, plaisants bocages!

Gemmêa

Les diamants constellés ni les perles

Ne naîtront plus des flots qui sur ces côtes déferlent.

Rosea

Adieu, mers aimées!

Mers de gemmes parées !

Siderea

Je ne répandrai plus sur ces forêts Au sein des crépuscules
épais Les astres aux surnaturels reflets.

Strophe :

LE CHEVALIER DU PASSE RûSEA

La reine de 1 île

Dédaigne notre science inutile.

AUREA

La dame de ces lieux

Ne veut plus que nous ornions ses yeux.

Gemme a

La maîtresse

Dont les commandements nous étaient de si chères caresses,

Sidère a

La souveraine

Que nous faisions victorieuse et surhumaine,

Rose a

Notre dame a repoussé

L'aide de notre art accoutumé.

ÀUREA

Elle a rompu le pacte doux Oui nous liait à ses genoux.

G E.MME A

Elle a livré son cœur au vol amer Des plus dangereuses chimères.

Strophe

"4 LA LÉGENDE p'aNTONIA

SIDEREA

Elle a méconnu les servantes fidèles

Qui lui créaient sa puissance d'immortelle.

Nous partons, Nous fuyons, Nous délaissions Ces vains horizons.

AuREA

Aux filles de l'artifice D'autres terres seront propices.

Gemmea

Sur d'autres bords,
Par d'autres aurores,
Nous éveillerons d'autres flores.

SIDEREA

Sous d'autres cieux,
A d'autres yeux
Nous porterons nos enchantements captieux.

Strophe :

Strophe

LE CHEVALIER DU L'ASSE IO,

Rose a

Celle qui fat notre dame
Ne sera plus rien qu'une simple femme.

AUREA

La maîtresse

N'a pas voulu de sa gloire de charmercsse.

Gemmea

La reine

Abdiquera sa puissance sereine.

SIDEREA

La triomphante

Courbera sa tête impuissante.

AUREA

Adieu, beau site !

Les sœurs d'amour à jamais te quittent.

Rosea

Adieu, rives d'apothéose !

Ailleurs je répandrai des roses.

Strophe :

1 66 la légende d'antonia

Gemmea

Venez, ô sœurs, sœurs toutes belles, Sœurs aux sourires immortels !

Aurea

Ailleurs je ferai luire encore

Les chatoyantes splendeurs de l'or.

Siderea

O sœurs qui nous aimons.

Sœurs qui nous unissons En les mêmes dilections!

Gemmea

Ailleurs

J'animerai les belles pierres aux feux rieurs.

Rosea

Venez, venez, ô sœurs, toutes ensemble,

Sœurs que la même œuvre d'illusion toujours rassemble.

Siderea

Ailleurs et sous des cieux plus beaux J'évoquerai les reflets
d'astres nouveaux.

Elles s'en vont.

Le Jeune Homme et le Vieillard sont restés ; l'Aïeul, jusque-là
Immobile, relève la tête.

L'Aïeul

Von, elle n'était pas

Celle qui devait soutenir et guider mon front las;

^uand sa voix et son sourire d'ange

Promettaient à ma vieillesse avec cette tendresse étrange

Le repos

^ue je dois attendre seulement du tombeau,

5a voix et son sourire promettaient au hasard

Et ses lèvres offraient sans que son cœur y mît sa part.

3 folle

Enfant! enfant frivole !

Elle n'était donc que mirage,

Et ce visage

Etait comme un miroir

Dû les plus authentiques choses ont des reflets tout illusoires.

.... Pourquoi l'enchantement est-il fini?

■ Pourquoi la délicieuse semblance est-elle évanouie?

Pourquoi le prestige est-il détruit ?

Mais qu'elle fut belle !

7A que je l'ai bénie! et que cette heure fut solennelle !

lit maintenant

Jn fugace souvenir seul en reste vivant.

....L'âme de l'aïeul en qui l'existence se fane,

ïommes, n'a point de rancune pour la courtisane.

Mes yeux presque clos au soleil

*Ô8 LA LÉGENDE d'aTONIA

Distinguent mal le songe de la veille,

Mais quand les yeux du corps sont presque éteints,

L'œil de l'âme voit plus longuement et plus loin ;

Et celle qui régnait de tant d'amour adorée,

Celle par qui je fus trompé,
Je vois qu'ici la voici à tout jamais la condamnée.
Et moi dont les regards se dessillent,
Je lui dis : ô ma fille,
Toi
Plus lamentable qu'aucun de ceux qui souffrirent de loi.
Ma fille, en te quittant je prie pour toi ;
O ma fille, ma pitié est sur toi.
Ils sortent. La scène reste vide.

SCENE II

Tombée du soir. Par le fond, on aperçoit toute la profondeur i rivage et de la mer que commence à dorer le couchant. Entre la Courtisane.

La Courtisane
fleurs d'illusion et d'artifice,
eurs que lissaient, ô Floramyes, vos mains complices,
parures,
yeux qui divinisait ma chevelure, ■ s aux hyperboliques
toutes-puissances,

vous, exacerbées essences,

vous,

éluctables fards par qui chacun tombait à mes genoux, dus,
mon resplendissement, Jus êtes donc ma honte et ma perte et
mon châtement.

i soir revient;

il que les soirs anciens,

Avec de tièdes douceurs et de douces flammes,

Le soir revient sur les choses et sur les âmes.

Le soir revient corarag jadis,

Aux temps prescrits,

Aux temps bénis,

Aux temps de paradis,

Tel que ce jeune soir

Où l'avenir se leva rayonnant d'espoirs.

Je le revois,

Ce soir des juvéniles joies

Il montait sereinement sur la grève,

Tel qu'un rêve

Il flamboyait à l'occident,

Et ma pensée s'envolait avec lui par le firmament.

Alors parut
L'étranger que mon cœur reconnut ;
Et sous les cieux
Nous allions, nous allions/ tous les deux.
Nous cueillions des roses,
Nous suivions le cours des métempsycoses,
Nous cherchions les chansons
Qui flottaient dans les vallons,
Nous écoutions des fanfares,
Des guitares
Harmonieuses
A nos pensées heureuses,
A nos cœurs amis,
A nos bras unis,
It au long- des virginales berges
Je même qu'en ce soir, astre nocturne, longuement, astre
amoureux ,
[tu t'immerges.
It telle vint la nuit...
j3l nuit,)ui bruit,)ui luit,

..a nuit aux mystérieux circuits...

Je fut notre extase encore, /amour qui nous lia jusqu'à la mort
; encore ce fut la gloire de notre hymen, J'avoir un instant, avant
la fin, tfêlé nos lèvres ït nos fièvres ït nos désespérances ït nos er-
rances ït cette humanité

3e douleur et de joie inextinguiblement mêlées... fiélas ! hélas!
ô délices des choses passées!

Puis sur ces jours

Un sommeil indéfini descendit et prit son cours.

Comme dans le trépas l'on s'endort,

Dans l'indéfini de l'inconscience on s'endort.

Mais en ce sommeil il est passé un rêve...

Dans le sommeil il est des rêves...

Mourir...

Non, dormir...

Mais dormir un sommeil de rêve...

J'ai dormi le sommeil du rêve...

J'ai dormi un étrange, un horrible rêve...

Il m'est venu un cauchemar parmi ce rêve...

Oh! pendant que 1 époux dort

Le sommeil de la mort,

Moi, l'épouse, j'ai vécu un effroyable rêve ;

Sans repos, sans fin, sans pitié, sans trêve,

J'ai vécu ce sommeil hagard,

Ce songe blafard,

Ce cauchemar,

Cette dispersion de l'âme dans le cauchemar...

Ah! les baisers infâmes ! les baisers terribles! Les monstrueux
baisers ! les baisers horribles! L'opprobre des plus saintes élec-
tions !

L'affreuse, l'affreuse, l'affreuse prostitution !...

Arrière de moi, passants à qui je me donne!

Vous voyez bien que ce n'est pas moi, celle qui s'abandonne!

Arrière, spectres de souillure!

Savez-vous pas que je suis l'épouse toute pure?

Baisers d'imposture,

Mensonges, décevances, blasphèmes, parjures,

Front fardé, yeux trompeurs, lèvres impures,

Arrière, arrière,

Cauchemars délétères,

Trahison des baisers qui m'enserrent !

LE CHEVALIER DU PASSÉ iy.3

Moi, je suis l'épouse imparjurée,

Moi, mon àme est inviolée,

Moi, mon corps et mon cœur sont à l'époux,

Je ne suis pas, je ne suis pas à vous,

Moi, je suis à l'époux...

Maître !

Garde, reprends, sauve mon être !

Ah! que tu tardes à paraître!

Ne vois-tu pas que je suis seule,

Oue le délaissement pis que la mort me lient en un linceul,

Oue toute chose m'est comme si elle n'était point,

Que de toi j'ai besoin ?

Vois ! l'isolement m'opprime ;

Je suis femme et je meurs de détresse;

Si j'ai péché, lu sais,

C'est que j'étais seule à jamais;

Autant que mon Time,

Ma chair te réclame,

Tout ce que je suis après toi clame.

Accours !

o mon époux, mon seul asile, mon seul recours,

Toi celui à qui j'appartiens !

Toi, toi celui qui m'appartient !

Viens !

Ah ! il revient!...

iy4 LA LÉGENDE d'aNTOMA

((Tu n'es plus celle que l'amour glorifia, « Tu n'es plus celle
que le destin sanctifia,

u Tu n'es plus — celle-là... Elle ne peut pro-

noncer le nom qui est le sien et qui

Ainsi parle la voix de la conscience ; lui a été redit tout

... , , ' j i ' • * d l'heure...

Ainsi s'en va le passe de 1 existence.

L'amant n'est revenu

Que pour repartir dans l'inconnu ;

Des lointains de l'au-delà muet

C'est en vain qu'il a remonté vers la femme qui l'invoquait;

Il passe,

Le chevalier d'amour, et dans le vide de l'espace

Il s'enfonce, il s'abîme, il s'efface.

Je suis la misérable femme;
Dans ma pauvre âme
Rien ne peut-il plus refleurir?
Le vent de perdition a-t-il tari la source du désir?
o mon âme, ta vie vient-elle de finir?
Voyez! la nuit est maintenant en sa splendeur;
C'est l'heure,
L'heure solennelle
Où la vision s'approcherait, si j'étais digne d'elle.
Voyez l la nuit
Apaise tous les frivoles bruits,
Elle inaugure
Le règne de la conscience au fond des esprits de la nature ;
Mais lui
Qui sait celle que je suis,
.1 s'en est allé tout au là-bas,
Et voyez ! voyez ! il ne revient pas.
) trésors
Dar qui Ton me disait plus forte que les plus forts,
\ichesses

^ui me faisaient toute semblable aux déesses,
^arures funestes, merveilles dont s'enivra ma tôle,
Misérables splendeurs, je vous rejette ;
Que votre flot s'écoule !
Vers le néant qu'il roule !
Que votre magnificence à jamais s'écroule 1
....Et toi, ô chevalier du rêve,
Tu vois que cette vie de mensonge s'achève,
Cet que le jour peut venir du mystère
Qui finira la course que je vais sur la terre.
Si la nuit belle, la nuit pure, la nuit bienfaitrice,
La nuit que voici m'est propice.
La femme qui régnait hier n'existe plus ;
Le \\e qui pour quitter ces lieux de splendeurs révolues
La. s'abriter, ô nuit sombre,
L'écus le voile de tes plus enveloppantes ombre*,
Celle qui fut la courtisane triomphante,
Celle qui fut l'amante,
^elle-là n'est plus rien qu'une pénitente.
Et sous les ténèbres où les chemins s'égarent

ie pars,
Jar où les fatalités me mènent,
LA Lli(iE.N!1E D AMTOSIA
Par où l'originelle erreur m'entraîne,
Vers l'inconnu,
Vers l'absolu,
Plus loin, toujours plus loin
Dans le destin.

Le Chevalier du passé a été composé pendant la seconde moitié de l'année 1891 et le commencement de 1892, et publié en 1892.

Il a été représenté pour la première fois à Paris sur la scène du Théâtre-Moderne, le 12 juin 1892. La distribution était :

Mlle Mellot (la Courtisane), Mlles Lorane, Dalbieu, Roy et Nanyis (les Floramyes), M. Lwj né-Poe (le Chevalier), MM. Esquier, Valmont et Raymond (les Voyageurs) et M. Ravet (le Veilleur).

Le décor était de M. Maurice Denis.

Les costumes de femmes de la maison Liberty & Co.

en hommage au maître du drame moderne,

à Richard Wagner.

PROLOGUE

Le Poète

Gelui qui vient et vous demande,
o foule, de qui toutes pensées descendent,
Une heure d'oubli
Des quotidiens soucis,
Une heure
A. vous livrer au songe intérieur,
Celui-là n'est plus le passant
Qu'au hasard de la vie vos pas vont côtoyant.
Nul nom n'existe ici ;
Je suis celui
Qui n'est qu'un peu de votre esprit.
Sur tous pèse le poids mortel
Du contingent et de l'irréel :
Mais au fond de l'être
LA LEGENDE D AMODIA
Siège le pur amour d'exister et de se reconnaître ;
Parmi l'âge qui vainement s'effeaille,
N'est-ce pas que l'âme parfois se recueille?

o foule, le poème
C'est votre idée qui surgit de vous-même;
C'est votre conscience
Qui désespérément aspire à l'existence;
C'est l'envol
De l'âme au delà de l'apparence par le symbole ;
C'est l'âme
Qui vers soi-même clame...
Et ce n'est rien, sinon,
Quand le cœur interroge, une parole qui répond.
Oh! si la voix est faible, ayez,
Ayez cette sainte pitié
Qu'on a pour les prières non exaucées.
La gloire
N'est pas la stérile victoire
De marquer son nom sur les pages de quelque histoire.
Mais sentir ce frémissement
Que pendant un instant ,,
L'humanité
Au fond des cœurs a remué;

Eveiller un écho
Des désirs, des joies, des renouveaux,
Des souffrances,
Des pâles espérances
la fin d'axtonia 1 83
Oui roulent
En incessante houle
Au fond obscur de la foule;
Face à face parler à l'èlre;
Evoquer l'âme et la faire apparaître;
Que dans le drame
Les hommes et les femmes
Frissonnent et qu'ils aient compris
Que ces cris
C'est leurs cris,
Que c'est leur destin même
Le destin que déroule le poème,
Et que c'est eux
Qui se révèlent sous leurs propres yeux...
Oh! voilà le triomphe prophétique,

La seule splendeur immortellemeat magnifique.

Ainsi, toi que mon rêve glorifia,

Toi entrevue, toi non rencontrée,

Toi à jamais l'unique aimée,

Va devant la foule infinie

Le cours lyrique de ta vie !

Sois l'amante,

Et que le chant de l'amante

Qui dans ton cœur chante

Ainsi chante

Dans tous les cceirs des amants et des amantes !

Et puis, sois l'errante,

Et puis, sois la reine triomphante,

Et puis,, sois la pénitente!

Ainsi va, ainsi demeure,

Ainsi pleure

En chacune de toutes les âmes,

Toi l'idéale et la réelle, toi la femme,

Afin que chaque destinée

Se reflète en ta destinée !

Et vous, que vos pas suivent,
Que vos songeries vivent
En familières sœurs, en sœurs naïves,
Ces chemins qu'elle a passés,
Ces cœurs qu'elle a traversés,
Ce rêve où sa floraison spirituelle s'est posée.

SCENE I

Les deux Vieux Bâcherons sont là. Au fond, par le sentier qui descend des hauts plateaux, arrive le Jeune Berger.

ier Bûcheron

Voici que les bergers

Redescendent vers la vallée ;

Le soleil va bientôt toucher l'horizon ;

C'est l'heure, frère, de s'en retourner à la maison.

La journée est finie;

Le temps du travail encore une fois est fini ;

Lentement

Et doucement

Et à pas rêvants,

Vers le repos,

186 LA LÉGENDE d'aNTONIA

Vers le hameau

Ensemble nous irons...

Qu'il sera doux, qu'il sera bon

D'ouvrir ses bras au soir profond!

2e Bûcheron

Le cœur des hêtres est dur sous la cognée,

Et nos mains sont vieilles et fatiguées ;

La forêt est presque sans limites,

Et la clairière que nous avons défrichée est petite

ier Bûcheron

Nous serons là demain à l'aurore;

Mais voici qu'une fois encore

Le soir va descendre

Et nous pouvons demeurer et attendre.

Nous sommes les vieux paysans ; Nous eûmes de pauvres parents, C'étaient aussi des paysans.

Rendant que le jour nous éclaire, Nous travaillons sur la terre,
Et la nuit

Nous nous en allons dans l'oubli.

Ah! oh!

Ah ! oh !

Strophe

LA FIN n'ANTONIA 1 87

'ourquoi existons-nous, ô paysans?

^urquoi sommes-nous sur la terre, ô paysans?

2e Bucheron

.es chênes eng-endrent les chênes, -es fontaines font les fon-
taines, ies chemins mènent aux chemins,)es humains naissent
les humains.

ier Bûcheron

lous n'avons guère de moments

)'allégresses ni d'agréments ;

Jous n'avons rien que des tourments.

lomme aucun de nous ne se leurre,

[ous n'attendons rien d'aucune heure

li de jamais,

lauf, un beau soir, la grande paix.

ih! oh!

Ji! oh!

'ourquoi existons -nous, ô paysans?

*ourquoi sommes-nous sur la terre, ô paysans?

2e Bûcheron

,es hêtres eng-endrent les hêtres,

,es ans suivent les ans, les êtres créent les êtres,

iesaujourdhuis font les demains,

jes humains naissent des humains.

Strophe

1^8 LA LEGENDE D ANTOMA

Lentement , ils assemblent tous deux leurs outils, la cognée, l
serpe, les liens, la besace; en silence, ils se disposent à partir. L
berger est resté en arrière.

Au loin on entend des pas; les deux Bûcherons s'arrêtent
écoutent; les pas se rapprochent.

ier Bûcheron

Oui est-ce qui vient?

Regarde, enfant... tes yeux sont meilleurs que les miens...

Le Jeune Berger

C'est une femme... une mendiante...

Ah! qu'elle semble lasse et pâle et languissante !...

Ah! qu'elle est triste et frêle...

Voyez... que cherche-t-elle ?

Entre la Mendiante.

Les deux vieux paysans s'approchent d'elle; elle chancelle presque; ils la soutiennent et doucement la conduisent vers un bloc de pierre où elle s'asseyait.

Les deux vieillards la considèrent tout apitoyés ; le Jeune Leger se tient plus loin, étonné et attentif.

Enfin les Bâcherons se penchent vers elle.

ier Bûcheron

Pauvre femme, sans doute tu t'es égarée ? Elle fait un vague signe de tête...

LA FIN d'aNTONIA 189

2e Bûcheron

Où voulais-tu aller?

Elle hoche la tête...

ier Bûcheron

Mais d'où viens-tu ?

De là-bas, de quelque part d'inconnu, semble-t-elle dire...

Qui donc es-tu?

Une, quelconque...

2e Bûcheron

1er Bûcheron

Femme, tu restes muette ;

La fatigue courbe ta pauvre tête ;

Mais dis pourtant, ne crains pas de le dire,

o malheureuse, ne pouvons-nous pas te servir?

La Mendiante

J'ai soif ;

Donnez-moi de l'eau.

J'ai faim;

Avez-vous du pain?

Je suis lasse;

Connaissez vous un refuge dans la montagne?

1er Bûcheron

Oh ! la fontaine est proche ;

Va, enfant, par là, en has des roches.

Nous allons chercher dans notre besace

Quelque gâteau de seigle par qui la faim se passe;

Et si dans la montagne tu dois

Rester, ici est une grotte, avec un banc de bois;

L'asile à Test est ouvert,

Mais la forêt préserve des vents amers,

Et tu trouveras un abri
Contre la rosée matinale et la pluie.
Et puis, ô femme, c'est l'été maintenant,
C'est la saison douce du ciel clément,
C'est l'été, la saison bénie des misérables,
Le bon été aux pauvres secourable ;
Et quand ta soif sera passée
Et tes membres reposés
Et apaisée ta faim,
Jusqu'à demain
Sous l'air du ciel, près de la forêt,
Tu pourras t'endormir, ô femme, dans la paix.

Le Jeune Berger revient avec une jatte d'eau pure; le 2^e Dûc
ron tire de la besace un gâteau.

1er Bûcheron Bois celte eau,

LA FIN D A.MOMA I9I

ang-e, ô femme, de notre simple g-âteau;

t puisse

uetes souffrances en même temps que la soif et la faim
s'abolissent

La Mendiante s'est levée.

Le jeune homme lui tend la jatte; elle boit.

Elle prend le pain et le rompt.

Et, lentement, elle se retourne et demeure immobile.

Silence.

Le 2* Bûcheron a reporté dans la besace la jatte et le reste du lin; à présent, il examine la Mendiante.

2e Bûcheron

me semble que je la connais...

'ère, n'avons-nous pas vu cette démarche, ces yeux, ces traits?...

est elle

ui passa l'autre mois dans la vallée; c'est elle

ni marchait muette ainsi, mendiant son pain et solitaire ;

;s enfants disaient qu'elle était une sorcière.

1er Bûcheron

ai, c'est bien celle-là... on l'a chassée...

insi elle s'en est allée...

Ii! malheureuse, parla misère et la méfiance accompagnée...

2« Bûcheron

;s enfants disaient en se la montrant de loin u'elle venait des pays les plus lointains

*92 la légende d'antonia

Et que la nuit ou l'avait vue errer

Par des lieux désolés...

Oh! si c'était vrai!... prenons garde!...

Les femmes du sabbat ont ces mines hagardes.

ier Bûcheron

Oui... peut-être...

Qui sait quelle réalité cache l'apparence de l'être?...

Mais vois ! c'est une pauvre

Que la faim et la soif et la lassitude oppressent.

Ne cherchons pas à savoir plus;

Soulageons-la, si nous pouvons; que devons-nous de plus?

O mendiante, le soir approche ;

Nous allons reprendre la sacoche

Et la serpe et les liens et la cognée,

Et nous allons tous trois repartir vers la vallée.

Tu ne veux pas nous suivre?... demeure alors!

A l'aurore

Demain, lorsque nous reviendrons,

Nos cœurs te salueront

Et nos mains

T'offriront le goûter du matin.

2 « Bûcheron

Tu vois, pas un mot de remerciement, rien, Pas un signe qui nous paie de nos soins.

LA FIN d'aNTOM.V I(j3

1er Bucheros

Jh bien, mendiantlc, garde ta récompense,

Il reste ici dans ta solitude et ton silence.

dlons, jeune homme! allons, frère! allons, tous trois!

:t toi,

mtends notre souhait : que la paix soit avec toi!

Ils s'éloignent.

SCÈNE II

La Mendiante

S'il n'était un inutile mot, c'est de votre souhait,

o paysans, que ma voix vous remercierait ;

Car mon âme est inhabile à se souvenir

De la soif et de la faim que mon corps eut à souffrir.

Soifs de ma gorge desséchée,
Faims dont mes membres sont torturés,
Lassitudes des marches incessées,
Ou'êtes-vous
Près du sublime terme où mon être se voue ?
Je tends la main
Afin qu'au hasard du chemin
Se rencontrent l'eau et le pain ;
Les aumônes
Que les vagues multitudes à mes souffrances donnent,
C'est assez
Pour l'enveloppe corporelle à qui mon âme est attachée.
Et moi qui connus la splendeur sereine
D'être, dans l'idéal et la luxure, reine,
Moi qui fus
Celle des amours absolues,
Je te salue,
O pain de la mendicité
Par qui ma vie se retire aux bornes de l'humanité.
Et maintenant voici que la nuit va descendre

Et que toutes les choses au néant vont se rendre;
Et me voici dans la montagne,
Et les humains sont loin, dans les campagnes,
Et c'est fini,
Ces vains, ces odieux, ces fous soucis,
Et des dernières humanités le dernier reste semble aboli.
Maintenant
Je suis seule et sous l'infini qui s'étend
Je regarde, je vois
La montagne sainte où rien ne vit hors moi,
Et ce soir de flamme
Précurseur de la nuit de l'âme,
Et ces nuées où siègent
Les cimes des éternelles neiges.
Pour moi rien de vivant n'existe plus ;
Mon âme a dépouillé le vêtement des apparences superflues ;
Par les altitudes
Loin au-dessus des étendues où sont les multitudes,
Je vais ma route,
Et mon esprit ne connaît point le doute.

Ici,
C'est la montagne et c'est la nuit,
IQ6 LA LEGENDE d'ANTOJSIA
Et c'est l'asile
Du cœur qui de l'humanité s'exile,
C'est le refuge
Pour le cœur de la vie transfuge,
C'est la retraite
De l'ascète,
La Thébaïde nouvelle
Si propice au cours de la vie spirituelle.
Voici la grotte où s'abriteront
Mes membres et mon front ;
Et cela me suffit,
Et mon corps n'a pas besoin d'un autre abri.

SCENE III

Coucher du soleil.

Par le sentier apparaît le Jeune Berger; il s'arrête, d'abord hésitant et troublé.

Lui

Femme... j'ai voulu le revoir...

J'ai voulu savoir...

Que fais-tu ?...

Où allais-tu?...

En cet isolement...

A l'heure où le soleil descend...

Où la ténèbre va monter de l'orient...

Elle

Dans la montagne ne puis-je pas

Arrêter mes pas ?

Ce désert appartient-il à quelqu'un?

Il m'a plu de séjourner ici ; continue ton chemin.

Lui

Certes... la montagne n'appartient à personne... Le désert est à tous... nul n'a de droit sur personne. Mais enfin je croyais Que peut-être je pourrais Vers des sites moins arides Être, ô femme, ton guide...

Elle

Tu sais bien Que de rien Je n'ai besoin,

Lui

Femme, de ta volonté sois la maîtresse...

N'aie crainte... je repars... je te laisse...

Mais

J'avais espéré... je voulais...

Ah! tes regards ont d'amers reflets,

Ton front est chargé d'ombre,

Ta nouche a des mépris sombres,

Ta voix est dure...

Et cependant un charme étrange, un charme hors nature

S'exalte tout de toi...

O femme, permets-moi,

Permets que je reste et te parle et te voie.

la fi>- d'antonia 199

Pourquoi troubles-tu mon repos? qui t'a permis

De lever vers ma solitude tes yeux hardis ?

Oui t'a donné cette assurance

D'interrompre de tes paroles mon silence,

De mêler tes pitiés

Au cours de mes pensées ?

Va ta vie,

Et laisse que j'aïlle ma vie;

Nous n'avons rien ici de commun ;

Suis ton chemin.

Lui

Oh ! qu'elle est belle, cette colère,

Cette fierté qui dans tes yeux s'exaspère,

Et ce dédain,

Et ton geste qui me chasse, et ce regard hautain !

Je me complais à cette voix irritée,

Et je m'attarde à contempler

Celle qui me repousse de sa vue et de sa pensée.

Ah ! que cette voix semble divine !

Et que ces yeux sont pleins d'émoi ! et que cet esprit que je devine

Éveille en moi d'échos

Nouveaux !

Et malgré moi,

Et malgré toi,

o femme, je veux rester

200 LA LEUb-NDi: D ANTONIA

A t'admirer, te désobéir et t'écouter.

Oui, tu me vois plein d'étonnement Et de ravissement; Femme
mortellement pâle, Ta face pâle M'apparaît blanche

De la même blancheur que les madones devant qui je me
penche Tes yeux las et cernés de noir,

Us me semblent profonds comme les ombres du soir ; Tes reg-
ards de colère Et de misère

Sont sublimes... o solitaire, O délaissée, ô pauvre errante, o
mendiante, Tu es souveraine, Et ta pensée lointaine Et ta beauté
hautaine Et ta noblesse surhumaine Te font, au fond de mon
cœur, reine.

Et puis, à l'horizon des choses, vois!

Le couchant du soleil flamboie,

Les cieux rougeoient;

L'été,

Le chaud et doux et cher été

Dans le soleil couchant, tout entier, s'est réveillé ;

Que l'air est pur! que l'air est chaud! que l'air est bon !

LA FIN D A.NTO.MA

Comme l'âme est heureuse à travers l'horizon !

Partir?... ah! qui pourrait partir

Quand un tel soir monte sur l'éclosion du désir?

Elle

o misère! ô dérision! ô vanité!

o poids inéluctable des plus sombres fatalités !

Ainsi toujours, toujours, toujours

La même humanité ira son cours;

Toujours

Les mêmes sentiers

Se retrouveront sous les pieds ;

Toujours de semblables chemins,

Toujours de pareils destins,

Tels que les hiers, d'éternels lendemains ;

Et voici que devant mon âme saturée de souffrir

Une fois de plus se dresse la rencontre du désir.

Moi qui répudiai toute chose humaine,

Moi qui me suis enfuie dans la solitude la plus hautaine,

Qui délivrai mon cœur des liens delà nature,

Sur ma route que la pénitence fait toute pure

Voici qu'un enfant a passé,

Et rien n'est terminé,

Et l'humanité

Renaît, et dans mon sein

Toute l'horreur se réveille dos temps anciens.

Lui

Écoute, je suis un fils de paysans,

Et mon père et ma mère étaient enfants de paysans,

Et nous avons grandi parmi les étendues des champs.

Je suis né dans le vallon

Là-bas au pied des monts.

Quand j'étais jouvenceau, je conduisais les brebis

Brouter dans les prairies;

Ensuite on m'envoya sur les versants

Où sont les troupeaux des bœufs errants,

Très haut et loin au-dessus de la campagne ;

Depuis lors je suis berger dans la montagne.

Parmi les pentes profondes

Où paissent' les bêtes vagabondes,

Du matin jusqu'au soir

J'erre, seul, ou, seul, je m'assieds sur les promontoires,

Et je demeure,

Tandis que va le cours des heures.

Quelquefois au hameau

Je descends, où sont des réjouissances et le repos ;

Je me rencontre avec mes frères, avec mes sœurs,

Et puis, chacun, nous repartons vers les hauteurs.

On dit que loin des solitudes où nous sommes

Il est de grandes foules d'hommes,

Des amas de pierres et de marbres,

Des floraisons merveilleuses d'arbres,

Des femmes blanches comme l'aurore

LA FIN d'aNTOIA 2û3

Et toutes parées d'or

Et mises

Tout de même que les saintes des églises...

Je suis le berger

Qui n'ai jamais quitté

Les lieux où je suis né.

Ecoute. La dernière fois

Que je suis descendu dans le hameau, au bas du bois,

La vieille mère

(Elle est très vieille et son front penche vers la terre

Et ses yeux voient à peine le soleil de l'été,
Et puis elle est si bonne et si aimée!)
La vieille mère me dit en me faisant asseoir près d'elle
(Oh! tout cela, je me le rappelle...)
Que je lui devais donner sa dernière joie
Et lui amener la fiancée de mon choix,
Afin qu'elle nous bénisse
Et qu'avant l'heure de sa mort dans sa postérité elle se
réjouisse.

Femme, nous sommes, nous les paysans,
Les fils des monts, les fils des forêts, les fils des champs,
Et nos familles
Sont nombreuses comme les lianes des charmilles
Et vigoureuses
Comme les cœurs des hêtres et des yeuses.

Nous ignorons tout
Ce qui est hors de nous;

204 LA LÉGENDE d'aNTONLA

Mais quand l'âge a fleuri dans nos âmes d'être homme et
d'être époux,

Oh! nous savons aimer

Avec un amour que rien ne peut briser.
Je suis le pur berger, le berger pur
Qui agrandi dans le sein de la nature.
Parmi les filles qui vont le dimanche à l'église,
Sache, je n'ai pas désiré de promesse;
Triste, seul toujours, et gardant mes troupeaux,
Je suis resté dans le désert des hauts plateaux,
Et jamais je n'avais connu d'émoi pareil
A celui qui maintenant en mon cœur s'éveille.
Femme ! c'est toi qui dans mon âme
Viens d'allumer l'ardence de cette flamme.
Femme ! je suis le berger juvénile
Qui descends des sommets d'éternel avril.
Femme ! entends ce que tout bas
Je te dis, je ne partirai pas.
Elle
Enfant, enfant, enfant, tu ne sais point
Combien je viens de loin, ,
Et que des choses mon âme est rassasiée.
Et combien lasse est mon errance au travers de l'humanité.

Temps

Du printemps,

Je vous connus!

Je vous ai vues,

Eclosions des ailes éperdues !

Oui, sache, je fus celle

Des espérances les plus saintement belles ;

J'aimai, je fus aimée,

Je fus la fiancée

El puis la femme,

Avec l'attente de l'accomplissement proche dans l'âme.

Et j'appris

Que mon esprit

Avait rêvé plus haut que ce pouvait monter ma vie,

Et que cela ne se pouvait pas,

Aimer et être aimée, et que mes pas

Etaient maudits ;

J'appris

Que le destin interdisait le paradis.

Plus tard,

J'ai vécu dans le triomphe et dans le fard,

Et ma toute-puissance

M'emportait au-dessus de l'existence ;

Oui, je fus reine ;

Devant ma force sereine,

Eûfant, s'est courbée l'âme humaine,,

Et les troupeaux des hommes à mon seuil

Sont venus prosterner leur orgueil.

Chimère !

La çloire la plus haute est mensongère,

Et j'ai connu la vanité

20G LA LÉGENDE d'aNTOMA

Des triomphes où je m'étais exaltée.

Voudrais-tu

Que je retourne aux chemins que j'ai parcourus'

Non, non, j'ai renoncé;

Rien de l'humanité

Ne vaut que l'âme y demeure arrêtée.

Je sais et je renonce et je refuse;

Je sais, mon cœur a tout éprouvé, je refuse,

Je renonce, tout est fini,

Tout est aboli,

Tout est anéanti,

Tout a péri,

Tout est détruit.

Enfant, je ne suis point

Celle qu'on aime encore, je ne suis point

Celle qui peut aimer... oh ! je viens de trop loin.

Tombée du soir.

Lui

Tes paroles, ô femme,

Ont un sens profond où ne va pas mon âme ;

Dans la mystérieuse errance

Qu'ont évoquée pour moi tes souvenirs

L'esprit du berger

Conçoit mal les fatalités

Par où tes pas ont pu passer.

Mais que m'importe

LA FIN D AXTOXIA 20y

De quels lointains tu sors

Et qui tu sois,

Puisque, qui que lu sois,

C'est loi

Celle pour qui vient de tressaillir

Mon premier désir.

Eh bien, fuis-moi,

Va-t-en et oublie-moi!

Parmi les filles de tes campagnes

Tu trouveras celle qui doit être ta compagne.

Lui

Celles de là-bas

Mon désir ne les connaît pas.

Elle

Je suis l'étrangère, la mendiante, la proscrire, La maudite.

Lui

Tes yeux pâles, tes frêles mains, tes noirs cheveux, C'est tout le bonheur que je veux.

Elle Je ne suis point ton esclave, Ni de quiconque esclave.

Lui

Nous sommes dans le pays

Où tout à des lois divines obéit.

Elle

Mes lois m'ordonnent

De passer ma route sans entendre personne.

Lui

Nos lois à nous commandent,

Quand nous aimons, que tout se rende.

Elle Et si je refuse, si je fuis, tu me suivras peut-être?

Lui Je te suivrai; je suis le maître.

Oh! pitié! pitié!

J'implore ta pitié ;

Oh! je suis à tes pieds.

J'ai tant souffert,

J'ai tant vécu de jours amers,

J'ai tant connu de désespérances,

Mon cœur et mon corps sont meurtris de tant de navrances !

LA FIN D ANTON I.\ 300,

Comprends!

J'ai payé de larmes de sang- Ce tribut

Que tu veux que je rende au désir éperdu. Comprends ! si j'ai cherché la solitude,. C'est qu'au milieu des folles multitudes J'ai suivi la route la plus rude; Et maintenant je n'en puis plus, je suis brisée, Et je n'ai plus que le refuge d'être seule et délaissée, Et je vais à travers le désert où se repose la pensée... Mon destin, laisse qu'il s'achève, C'est de finir clans le silence et le rêve.

Lui

Arrête ! et ne prononce pas

Cette parole ! ne dis pas

Cette parole, que ta fin,

o femme, c'est la solitude sans lendemain...

Sais-tu, sais-tu, sais-tu certainement

Que la loi dernière soit l'isolement?

Femme, ta fin est proche ;

Mais ce n'est pas ce rêve où tu t'accroches;

Ta fin, c'est quelque chose

Que tu ne conçois pas et que je n'ose

Et que je ne puis pas

Dire, et ce n'est pas

De mourir sans avoir laissé

Rien de son âme dans la vie où l'on a passé.

Après les violences croissantes du dialogue et les supplications de la femme, le jeune homme subitement a prononcé ces dernières paroles comme dans une compréhension prophétique.

Maintenant qu'il s'est tu, elle, tout à l'heure un instant troublée, se ressaisissant, elle s'approche de lui, et, doucement, essaie de le persuader.

Eh bien, enfant, si ton âme Est avide de cette flamme, Si ton cœur brûle après ce dictame, Si ta jeunesse vers l'amour ainsi clame, Regarde, enfant! qu'avec mes yeux Tes yeux

Regardent au profond des cieux, Qu'avec mon cœur ton cœur S'incline à respirer les pâles fleurs, Que ta pensée Avec la mienne soit bercée Aux effeuillés parfums d'anciennes roses Et dans une vision, tout alentour de nous, des choses !

Nous connaissons tous deux le doux matin charmant ;

J'ai connu, tu connais ce ravissement ;

C'est le lever de la vie,

Enfant, c'est l'aube de la vie.

Oh ! les belles éclosions

D'exaltations !

Dans le ciel

N3Ît le soleil

Tendre encore et déjà vermeil.

C'est le matin de l'existence;

C'est le joyeux commencement embaume d'espérance.

Ah! qu'il est beau, ah! qu'il est loin,

Notre matin !

Lui

Tes paroles

Délicieusement s'envolent Et, mon être avec elles vole En
d'ondovanles barcarolles

Elle

Et puis

Vient le midi,

Le midi de la vie,

La vie toute fleurie.

Et le soleil rayonne au ciel,

Dans les fleurs pousse le miel,

Les oiseaux chantent,

Le flot des êtres flue dans les sentes,

Et les pensées propices

Sereinement s'épanouissent.

Alors sourdent les nobles gloires,

L'âme respire aux encensoirs,

Le cœur règne,
Et de l'illusion l'esprit s'imprègne.

LA LÉGENDE D ANTOMA

Lut

J'entends

Et comme toi je sens

De ces enivrements.

Elle

Mais le soir vient...

Viens !

Considère comme il descend, le soir aérien,

Sur les choses et dans les esprits,

Le soir aux longues accalmies.

En l'horizon plus et plus sombre

Le soleil sombre,

D'une marche égale il s'en va vers l'ombre

Tout s'apaise, tout s'adoucit, tout s'éteint;

C'est la fin, c'est la fin ;

Tout est meilleur ;

Lentes, qu'elles se ferment, les fleurs !

Tout est plus doux;

Adieu, les grands soleils jaloux !

Tout s'est dissous

Dans le sublime repos

De la nuit qui gagne les hauts plateaux.

Lui

Oui, le soir est bon,

Le soir est suave, le soir est profond,

LA FIN D'ANTONIA 213

Et tes paroles font

Que j'entends en mon cœur qu'il est profond

Et qu'il est suave et qu'il est bon.

Elle

Tu vois, enfant !

Le soleil se penche et vers la mer descend,

La vie s'incline et vers la fin s'épand,

Et partout c'est le renoncement.

Il renonce le ciel,

Ce beau soleil

Oui part dans la nuit sans éveil;

Ils renoncent le jour,
Ces êtres et ces fleurs qui se sont clos en leur amour;
Tout renonce;
Et les pieds qui dans les routes s'usèrent aux ronces
Ainsi que ceux qu'ont caressés
Les douceurs des mousses entrelacées,
Tous s'arrêtent,
Et les Ames pour le néant sont prêtes.
Viens! renonçons, ô mon ami,
Le cours fugitif de la vie !
Le matin et le midi sont choses brèves ;
Soyons heureux, n'est-ce pas, par le rêve;
Tout est frivole, tout est trompeur de ce que nous sommes,
Mais renoncer est divin, ô jeune homme.

214 LA LÉGENDE D ANTONIA

J'ai vu les beaux matins dorés,
J'ai vu les merveilleux midis extasiés ;
Crois-moi, l'unique réalisation
C'est que par le rêve nous renonçons.
Oh! laisser là le monde et dans l'esprit

Vivre le rêve omnipotent, le rêve où tout finit.

Lui

Quoi, renoncer? goûter à ce breuvage Des visions délicieuses
et volages?. ..

Elle

Oui, connaître

Que de toutes réalités impossibles on est le maître.

Lui

Quoi, renoncer? répudier le cours

Que font dans nos êtres les suites des jours?...

Avoir au fond de soi

L'essence des plus véridiques joies.

Vois le soir qui descend.

Lui La lumière décroît longuement.

la fin d a.mo.ma

Elle Vois l'ombre et le néant qui gagnent.

Lui

Tout s'efface dans la montagne.

Oh ! ton esprit

M'enthousiasme et me persuade et me ravit.

Elle

Je suis celle

En qui s'est tue la vie mortelle.

Lui

Je sens un charme bizarre

A suivre ta songerie en les regards.

Elle

Mes yeux se sont ouverts

A la clarté d'un plus réel univers.

Renonçons le monde vain.

Lui

La lumière du jour partout s'éteint.

2 LA LEGENDE DASTOÏMA

Elle Oublions les vains désirs.

Lui Le jour semble à jamais finir.

Elle Et dans le commun renoncement, tous deux. Avec le jour qui meurt, à jamais disons-nous adieu.

Peu à peu subjugué, il s'est comme incliné à sa pensée et en semble ils contemplent la nuit qui grandit. Mais, tout à coup voici qu'il se reprend...

Lui Adieu...

Se dire adieu...

A jamais se dire adieu...

Dire à la vie vivante adieu...

Dire à l'être, dire au jour, dire adieu... Femme, le jour ne meurt pas !

Le soleil du jour disparaît, mais il ne meurt pas ! Femme, le jour reviendra, Le soleil renaîtra, L'être ressuscitera, Tout recommencera.

Sortilège !

LA Fl« D A.MO.MA 217

Chimère! folie! sacrilège!

Femme, c'est démente, le rêve où tu le plais;

La vie ne meurt jamais;

Rien, rien, rien, rien

Ne périt dans la nuit éphémère qui un instant nous tient,

Et la vie immortelle sans finir revient.

Femme,

Je suis l'homme qui te veut pour femme,

Et mon âme

N'entend rien de plus

Si ce n'est que tu m'es échue.

Loin, les songes!

Loin, ces mensonges !

Je suis le fils des hommes, le héros, le roi.

N'essaie plus de me fuir, femme, tu vas être à moi.

Elle pousse un cri.

Il Va saisie par les poignets ; vaincue et prise, elle tombe sur les genoux; et, triomphalement,

Lui

Je t'ai vue

Et je t'ai voulue...

Je suis celui

Oui traversa les sommets de la montagne et de la nuit.

Je suis

Celui que la nature

A fait pour qu'en ce soir tu sois sa créature.

Oh! que ses lois profondes Soient bénies à travers le monde !

o victime, ô élue du destin, Tu m'appartiens.

SCÈNE I

La Mendiante est assise, immobile, sur un bloc de pierre. Des voix se répondent au dehors, à longs intervalles.

Des voix dans la montagne

ier Groupe Venez à nous!

Prosternez-vous !

Exaltez-vous!

Agenouillez-vous !

C'est ici l'asile Des âmes en exil.

Ici c'est le refuge

Des âmes du monde transfuges.

C'est la retraite Des âmes inquiètes.

C'est le mystère

Hors la vie et hors la terre.

ier Groupe

Vous,

Cœurs lassés des désirs fous,

Cœurs lassés, venez à nous !

Epouses veuves des époux,

Epoux

Veufs des épouses, prosternez-vous !

O vous

Dont les sens se sont dissous,

O vous, exaltez-vous !

Princes abolis, rois abdiqués, héros absous, A genoux, ô vous,
h genoux !

LA FIN D AXToN1A

Passants qui de l'humanité s'exilent, C'est ici la montagne
d'asile.

Pâles yeux du soleil transfuges, Ici c'est la nuit du refuge.

Pensées à jamais inquiètes,

Voici les purs sommets de la retraite.

Voyageurs de la vie et de la terre,

Ici s'ouvre le ciel et la magie du mystère.

ier Groupe C'est à nous Que les ermites se vouent.

C'est parmi nous

Que toutes croyances échouent.

C'est en nous

Que les sortilèges se dénouent.

C'est nous

Que les ascètes adorent à genoux.

2e Groupû

[Ils entrent en l'asile,

Ceux qui de l'humanité s'exilent.

Ils sont reçus dans le refuge,

Ceux qui de l'univers sont les transfuges.

Elles pénètrent dans la retraite, Les âmes de l'idéal inquiètes.

Ceux-là franchissent les marches du mystère, En qui rien ne subsiste plus de la terre.

ier Groupe A nous!

Cœurs dissous !

Cœurs de l'absolu jaloux !

A nous! à nous!

Les voix s'éteignent.

Grand silence.

SCÈNE II

La Mendiante

Il m'a dit :

Non, tout n'est pas fini...

Il m'a dit :

En toi, non, tout n'est pas fini...

Il m'a dit :

Non, l'humanité et la nature et le monde n'est pas pour toi
fini,

Il me disait

Que jamais

Hors la vie je ne m'en irais.

Il me disait :

Va ! tu vivras ;

La terre où tu passas,

Jamais tu ne l'aboliras...

Mensonge, disait-il,

Songe inutile...

Chimère, folie, criait-il,

Erreur encore, erreur,

Après tant d'erreurs, erreur,

Erreur encor, ce rêve où tu te leurras.

Ainsi parlait-il, le berger,

Le berger de fatalité

Qui de moi s'est emparé.

Et mon âme reste impuissante
A chasser le trouble qui la hante.
Voici l'heure pourtant et le lieu du mystère,
Voici la montagne tutélaire,
Voici la nuit profonde,
Voici la nuit et la montagne où disparaît le monde.
o nouveau Valpurgis,
Pays de magie,
Nuit propice au moderne sabbat,
Site et temps d'au-delà,
C'est ici qu'on peut vivre
Le rêve qui de l'humanité délivre.
Nuit, montagne,
Désert de la montagne,
Solitude infinie
De la nuit,
Montagne pure, ô pure nuit,
C'est en votre asile
Que de l'univers on s'exile,
C'est en votre refuge

Que se sauvent les âmes de la vie transfuges,

C'est en votre retraite

Après les heures les plus inquiètes

Que finissent les ascètes;

Oh! c'est vous la Thébaïde dernière

LA FIN DAMONIA 225

ie le siècle laisse aux esprits en prière ;

mtagne, nuit,

;st maintenant et c'est ici

ie le renoncement

son accomplissement.

.. Et je suis là,

tout au fond de moi

ouille un inexorable émoi ;

ms mon esprit

lquelque chose d'inouï

émit ;

i pensée vague

ins le doute et dans le vague;

in de vous mon âme folle,

montagne, ô nuit, malgré moi s'envole,
dans mon sang
sens
ne sais quels frissonnements,
mme si, comme si
rêve même, le rêve m'était interdit.
m, je ne veux pas, ne me souviens pas, ne sais pas, ila n'est
pas.

i monde ne m'est plus, s désir ne m'est plus, humanité ne
m'est plus ; li flélnissc la terre,

22Ô LA LÉGENDE d'aNTONIA

Je suis la solitaire,
Je suis la renonciatrice ;
Des choses adventices
Rien n'a pu me toucher ;
Le berger
En vain ici s'est rencontré ;
Si le corps est pris,
L'esprit,
Lui, n'est pas pris ;
Mon âme est restée pure ;

La vérité de celle que je suis n'est pas effleurée par la
souillure:

Je ne suis plus femme;

N'est-elle donc pas hors le monde, mon âme ?

Du fond de l'inconnu

Le berger est venu ;

Le destin

L'a conduit sur mon chemin ;

Cette chose s'est faite

Qu'au sein de ma retraite

J'ai vu advenir

L'adolescent du désir...

Et mon dessein s'est troublé,

Mon astre au ciel s'est voilé,

Mon âme s'est égarée.

La créature

Évoque l'au-delà de la nature...

La femme

Exorcise l'humanité de son âme...

a mortelle

rappe à la porte de la vie spirituelle.

... Mais la mystique enceinte

»e l'ascétisme et de la mag-ie sainte

e s ouvre qu'à l'être où l'humanité est éteinte.

... Veillons ! et que dans le silence

e confesse toute ma conscience.

Au fond de son souvenir, elle commence l'examen...

ux tout premiers jours de ma course errante

'ai vécu la vie lyrique de l'amante.

... Je suis née au sein des villes,

t, comme mes yeux juvéniles

'entr'ouvriraient aux douceurs du matin,

ur mon chemin

ai vu

'élu;

t nous avons tenté cet absolu

'être à deux

t d'être dieux,

dus les deux

'être chacun pour nous des dieux.

ai suivi des sentiers de roses,
s traversai les plus belles métempsycoses,
i fus la fiancée et fus la femme,
t nulle des joies qui dans l'univers clament
t nulle des souffrances et nul de leurs dictâmes

235 LA LÉGENDE D'ANTOMA

N'est étranger à mon âme de femme.
o cours des joies et des douleurs !
Cours divin des enthousiasmes sublimes et des erreurs !
Car je suis la femme éternelle
Et mon errance fut l'errance originelle.
Mon amour
Vogua comme une nef en l'océan des jours
Dans le mirage d'un impossible port.
Et quand l'amant fut mort
Et quand s'éteignit cette aurore,
Je connus
Qu'il était chimère, ce songe d'absolu.
.... Oui, au premier jour de mon devenir,
Oui, j'ai péché par le désir.

Mais
Je sais
Que je péchais,
Et l'erreur de l'amour s'est de mon être enfuie à tout jamais.
J'ai voulu
L'amour absolu...
J'ai souffert
De l'amour de l'âme qui désespère...
J'ai renoncé
L'amour à qui mon âme s'était donnée.
Et cela m'est pardonné,
Et ma première erreur par le renoncement est effacée.
Puis ce fut la seconde époque;

LA FIN D ANTON I A 22Q

Et sans crainte et sans honte mon souvenir t'évoque,
o noble effort
De mon âme au-dessus de la chair et de la mort ;
Car j'ai voulu ma gloire
A régner dans les triomphes illusoires.
Les fards, les fleurs

Sur mon front ont fondu leurs couleurs;
Une beauté suprême
Est née à mon visage blême
Du flot des ors, des roses et des gemmes ;
Mes doigts étaient sertis
De pierreries ;
Les satins, les velours
Ceignaient mes pas de majestés sans recours ;
Mes yeux
Eurent la profondeur des cieux ;
Et de leurs mains soumises et amies
Les féériques Floramyes
Tissaient en moi des alliciances infinies.
Ors, fards, fleurs, artifices,
Charmes factices,
Splendeurs triomphatrices 1
Ma chevelure était blonde, mes joues pâles,
Mon sourire était fantomal,
Ma voix merveilleuse et fatale
Et mon âme royale.

Les humains

Prosternaient leurs désirs et leur orgueil devant mes mains;

230 LA LÉGENDE d'aNTONIA

A celui-là

Que meurtrissait la hantise d'une image perdue là-bas

J'offrais cette hantise et cette image et j'étais celle-là ;

A celui

Dont le cœur saignait d'âpres soucis

J'étais l'oubli ,

Et j'étais le repos

Pour l'aïeul dont l'esprit penchait vers le tombeau,

Et j'avançais

Dans le ciel des plus fatidiques souhaits.

Alors

Voici que tout à coup ont sombré l'or

Et les fleurs et les gemmes et vous, trésors...

Dans mon cœur couronné de gloire

Un soir

Le passé

S'est levé...

Splendeurs funestes, enchantements misérables !

Je restai seule, indigne et lamentable.

Oui, ô ma conscience, oui, j'ai péché;

Mais tu sais, ô ma conscience, que j'ai renoncé Et que je viens
vierge de regrets inutiles, O montagne du rêve, à ton asile.

J'ai voulu

Les triomphes absolus...

J'ai expié

Le triomphe qui m'a enivrée...

LA FIN d'aNTONĬA ^3]

Je laisse

La gloire et mon règne et ma beauté d'enchanteresse.

Et cela est effacé

Et ce passé,

o moi qui renonçai, m'est pardonné.

Aujourd'hui

Je suis venue vers la montagne et vers la nuit.

Dans la solitude où nul désir n'a pu me suivre

J'ai voulu vivre

La vie libératrice

Par qui mon destin s'accomplisse.
De même que les ermites
Quittaient la foule qu'ils avaient maudite,
De même que les mages
S'exilaient par les sites sauvages,
Que les croyants
Au fond des couvents
Entraient dans l'ombre et le renoncement,
De même que les sorciers
Suscitateurs des mondes étrangers,
De même que tout ce qui délaissa le monde,
Que tout ce qui s'arracha du monde,
Que tout ce qui se recréa le monde,
Moi, nouvelle croyante, moi, nouvelle sorcière,
Ascète nouvelle, nouvelle dédaigneuse de la terre,
O nuit, ô montagne,
Vers ces sommets où rien d'humain ne m'accompagne
J'ai pris ma route;
Mon cœur est vide, ma chair dissoute,
Mon âme absoute;

Ma vie à vous se donna toute.

Alors... alors... alors...

Comme l'univers s'effaçait dans une ombre de mort,

Comme je touchais la frontière

Où la nuit et la montagne surgissent hors la terre,

Comme j'arrivais

A ces sommets...

Alors s'est rencontré

Le berger...

Oh! il m'a prise!

Sa bouche sur ma bouche s'est mise ;

Ses bras

Out enserré mes bras ;

Sa poitrine

A touché ma poitrine ;

Oh ! son souffle a violenté ma face,

Et son désir m'embrasse,

Ses baisers m'enlacent...

Horreur! l'enfant de la nature

A triomphé de celle qui refusait la nature...

Horreur ! il m'a vaincue,
En ses mains il m'a tenue.
Il m'a eue...

Hélas! ici viennent les âmes

LA FIN b'.A.viOMA a 33

; Oui du monde ont traversé la flamme ;

Celles que l'amour consuma,

Elles viennent là ;

Elles s'en viennent là, » Celles que la gloire

ÎA laissées dans le désespoir ; Toutes, I Les âmes de la vie absoutes, Elles prennent ainsi leur route Vers le silence et l'isolement, Vers le renoncement, Vers l'achèvement...

Et moi je suis ainsi venue ; J'ai suivi les longues routes de l'inconnu ; Depuis que j'ai quitté Le pays enchanté Où fut ma royauté, Par les jours et par les nuits, Dans la misère et le souci, Vers le sommet lointain J'ai suivi mon chemin ; Et la fatigue ne m'a pas lassée, Et la soif et la faim ne m'ont pas arrêtée, Et dans mes oreilles l'injure ne s'est pas fixée, Et la violence a passé, J'accomplissais ma destinée...

La créature

4 LA LÉGENDE d'antONIA

Voulait en son cœur renoncer la nature..,

La femme

Désespérément exorcisait son âme...

La mortelle,

L'éternelle

Clamait hors la vie temporelle.

Mais Pour entrer dans la vie sainte

Il faut qu'en l'être l'humanité soit tout entière éteinte ;

Et du fond de ma conscience

Monte un cri qu'elle n'est pas finie, l'ancienne errance.

Sur moi plane le vieil anathème ;

Je ne suis pas la maîtresse de moi-même ;

J'ai voulu renoncer,

J'ai renoncé ;

Mais le monde ne renonce pas ;

La malédiction ne se lasse pas ;

Le malheur a sa proie,

Sans fin il me broie ;

La fatalité

Est éternelle à me condamner.

J'ai dompté le désir,

Mais le désir

A reparu, immortel à sévir;
C'était fini
De vivre dans l'humain souci,
Mais le berger
Qui passe par le sentier
Dans le tourbillon vient me rejeter;
Après tant de souffrances,
Après tant de navrances,
Après tant de désespérances,
Tant d'espérances,
A la fin même de l'errance.
Le destin
Me ramène à d'inexorables lendemains.
Au fond de mon être éperdu
Ou'est-il donc advenu ?
L'adolescent sauvage
Que le sort a conduit sur mon passage,
Comment donc se fait-il
Que de son regard juvénile
Il a bouleversé

Le cours que mon idée s'était tracé?

Un mystère

Me rejette sur la terre ;

Je demeure accablée et je tremble ;

Il me semble

Que je ne puis plus maintenant,

o Satan,

Invoquer tes enchantements ;

La vie

M'a-t-elle ressaisie ?

Au seuil de la retraite

Quelque chose m'arrête,

Quelque chose d'inconnu et d'inouï m'arrête

2 36 LA LÉGENDE d'ANTOMA

Quelque chose d'imprévu

Depuis ce soir en mon être remue ;

Oh ! comment ? oh ! pourquoi ?

Du plus profond de moi

S'éveille

Une merveille...

Ah ! dans mon sein

Qu'est-ce qui a frémi soudain ?

D'un brusque mouvement, elle a porté ses deux mains sur son ventre, comme dans un pressentiment de la maternité qui s'y cache...

Et, avec un cri d'angoisse, elle sursaute...

Assez ! assez ! assez !

Assez de tout le passé !

Assez de l'humanité !

Assez

D'avoir été femme, assez

De tout ce par où j'ai passé!

Si l'amour

A troublé mes jours,

Que maudit soit l'amour !

Que maudit soit mon cœur,

Si mon cœur

Peut me ramener à l'ancienne erreur !

Que maudit soit mon sein,

Si mon sein

LA FIN d'A-VIONIA 237

Garde quelque chose d'humain !

Maudite soit en moi la femme!

Sois maudite, âme

De la femme !

Que le soleil ne renaisse plus !

Que l'heure dernière sonne aux cieux éperdus!

Que le néant

A jamais monte de l'océan !

Je maudis la lumière;

Je te maudis, ô terre;

Nuit austère,

Ouvre-toi !

Solitude, aie pitié de moi !

Silence, engloutis-moi!

Le repos, le repos, le repos,

Je ne veux que le repos;

Descends, repos!

Prends mon âme, mon cœur, ma chair,

Prends-moi tout entière !

J'ai trop de vivre, trop de chercher, trop de gémir

J'ai trop de l'existence et du désir :

Je veux finir.

Voix de ma conscience

Qui retentis en le silence,

Esprit

Qui t'illuminés dans l'infini

De la montagne et de la nuit,

C'est l'instant de répondre;

LA LEGENDE d'antONIA

Tout ce que je fus, ce que je suis s'effondre; J'arrive au terme
du destin :

Renoncement, es-tu ma fin ?

Non... dans mon cœur

J'ai entendu l'écho de mon erreur.

La créature

Ne s'en est pas allée au delà de la nature.

Non... dans ma pensée

L'humanité n'est pas effacée.

La femme

N'a pas exorcisé son âme.

Dans mon corps

La vie existe encor.

Non!... La mortelle

N'est pas montée en le cycle spirituel.

La nature

M'a reprise; pour un proche futur

Ma destinée est mûre ;

Un nouveau jour mystérieusement

Au fond de mon être a son avènement;

Et elle ne peut pas

Renoncer au monde pour l'au-delà,

Celle-là, celle-là, celle-là

En qui l'œuvre du devenir

Est prête à s'accomplir.

O pleurs,

la fi>" d'antoma 23q

/ous montez de mon misérable cœur !

^leurs amers,

/ou s coulez de ces yeux jadis si fiers !

Montez

?A débordez,
^leurs où sombre ma destinée!
^a dernière espérance,
-,a suprême et finale espérance
s'en est allée au cri de ma conscience.
le l'entends dans ce cœur,
L'écho de l'éternelle erreur...
gui, dans ma pensée
Je vois bien que l'humanité n'est pas effacée...
Dui, quelque chose de terrible et que j'ignore
Vit, au fond de moi, dans mon corps...
La troisième épreuve
Comme les autres me laisse désolée et veuve ;
L'amour, la gloire
Étaient des folies illusoires;
Et voici
£)ue renoncer même n'est pas permis;
Un berger
Al passé,
Et c'en est fait

De la retraite et de la paix,

C'en est fait

De l'avenir.

. Eh bien, il faut mourir.

240 LA LÉGENDE d'aNTONIA

Puisque tu ne veux pas de moi,

Rêve où j'avais mis ma dernière foi,

Puisqu'il est impossible

De s'en aller au-dessus du monde tangible,

Puisqu'à d'autres courses je suis condamnée,

Puisque je suis damnée,

De l'existence et de toi, destin, je me libère ;

Adieu, monde implacable! adieu, humanité! adieu, maudite
terre!

Adieu, ô ma pauvre âme !

Adieu, ô ma si douce vie de femme !

Adieu, ô ma pensée !

O mon cœur, ô ma chair froissée,

O celle que je fus, adieu!

Adieu!

Et toi, montagne où je n'ai pu trouver

La dernière hospitalité,

Au pied de tes inabordables cimes,

En tes abîmes

Où toute existence se broie,

Prends-moi ! prends-moi !

Elle se précipite, les bras ouverts, au milieu des rochers. Soudain elle trébuche, tombe et inouïe à terre, le front ensanglanté.

Cri terrible.

Elle a perdu connaissance et reste inanimée.

SCENE III

Aube. Une lumière blanche se répand sur le paysage; le jour croît rapidement.

Les deux Vieux Bâcherons apparaissent par le sentier qui vient de la vallée; ils ont entendu le cri de la Mendiante ; ils cherchent.

— Par là...

— Oui, par là...

Ils aperçoivent le corps au pied d'un rocher et s'empressent.

— Oh!...

— La Mendiante!...

Tous deux ils s'inclinent au-dessus d'elle; ils relèvent sa tête, la soutiennent entre leurs bras.

— Elle respire encore...

— Le ciel soit loué...

Et pieusement ils la soignent.

SCENE I Entrent Melchior, Gaspard et Ballhazar

Melchior

Voyez, frères,

Comme dans cette clairière

Brille une pure lumière.

Gaspard

Oh ! quelle clarté blanche, Voyez! luit à travers les branches!

Balthazar

Jamais je n'ai vu rayonnement pareil^ Jamais matin aussi vermeil.

C'est ici

Le pays béni.

LA FIN d'ANTONIA 243

Melchior

L'est le lieu de splendeur Et de douceur.

Balthazar

Le voilà, le site radieux Que cherchaient nos yeux.

Melchior

Oui nous a guidés Par les sentiers?

Gaspard

Quel charme évocateur Enseignait la route à nos cœurs?

Balthazar

N'était-ce pas l'astre de sereine flamme
One seul voit l'œil de
l'âme?

Melchior

Frères, combien la nuit fut pâle Et fantomale !

:>44 LA LÉGENDE d'aNTONIA

Gaspard

Jamais nuit lumineuse

Ne fut aussi secrètement silencieuse.

Dans l'atmosphère importune

Nous regardions monter la blême image de la lune.

Melchior

C'était une lune de maléfices, Une lune aux sortilèges propice.

Gaspard

Et quel silence taciturne !

Quelle immobilité dans l'air nocturne !

Balthazar

Oui, des sabbats semblaient Passer dans l'air muet.

Melchior

Soudain,

A l'heure où se levaient les premières flammes du matin.

Dans la montagne nous avons entendu

Un cri éperdu,

Oh ! un cri terrible, un cri mortel,

LA FIN D'aNTONIA 245

Un cri d'horreur surnaturelle.

Et aussitôt

Nous avons quitté la cabane et les troupeaux

Et tous soucis,

Et nous sommes partis...

Pour fuir l'angoisse de la nuit,

Pour fuir l'influence de la magie,
Pour échapper à l'ombre qui nous enserrait,
A l'horreur où nos esprits s'engloutissaient,
Pour trouver la lumière,
Les cimes claires,
Les pures clairières...

Balthazar

Vers l'étoile du réveil,
Vers le soleil,
Vers la blancheur des deux,
Vers le matin joyeux,
Vers ce phare et ce guide,
Vers le renouveau limpide,
Oh ! tous trois
Nous marchions à travers les bois,
Au long des pentes,
Dans les sentes
Où croissait le divin retour
Du jour.

2 ,q LA LÉGENDE D ANTOxNIA

Melchior

Après la nuit sépulcrale Renaît le jour triomphal.

Gaspard

L'aurore

Surgit de l'ombre et de la mort.

Balthazar

Le jour, c'est la vie revenue, C'est le salut.

Melchior

Après l'horreur où sombre presque l'espérance, C'est l'heure
où la vie recommence.

Gaspard

C'est la fin des oppressions infinies, C'est l'ère du Messie.

C'est le divin avènement, C'est l'accomplissement.

Et las des livides solitudes, Des inquiétudes

Melchior

LA FIN d'aXTOMA 247

Et de l'émoi

Des ténébreux effrois,

Nous avons quitté le vallon

Et nous venons

Vers le soleil fécond.

Gaspard

Jour,

Nous t'avons cherché, le cœur rempli pour toi d'amour.

Balthazar

Tu t'es levé,

Jour bien-aimé,

Et nos âmes se noient

Dans un prodigieux courant de joie.

Melchior

Ah! regardez! près de la grotte, là

Où le jour brille de son plus doux éclat...

Oui,

A l'endroit où le jour le plus pur reluit...

Balthazar

Oh! dans la clairière où le jour a sa plus suave flamme, Oui,
oh! voyez! ces gens et cette femme.

248 LA LÉGENDE d'ANTONÎA

Melchior

Près de ces vieillards qui sur elle veillent, Regardez cette
blanche femme qui sommeille.

Gaspard

La clarté du midi

L'enveloppe d'une pureté inouïe.

Balthazak

Autour de son front

Se reflète l'azur le plus profond.

Melchior

C'est autour d'elle

Qu'il semble que la flamme du jour ruisselle

Et que rayonne la lumière la plus belle.

Gaspard

Oh ! qu'elle est frêle et pâle !

Oh! sur son front quelle sérénité hyménéale!

Elle repose... non, elle est évanouie, mes frères... Oh! quelle est-elle, la blanche et divine étrangère?

Entre an Bûcheron.

1.A FIN d'ANTOMA 249

1er Bûcheron

Hommes, paysans, passants, ô vous venus

Par la splendeur de ce matin des élus,

Sous ce ciel ami,
En ce midi
Epanoui,
Hommes, c'est une femme
Qui fut lamentable et qui dort et dont l'âme
Après beaucoup souffrir
Tout à l'heure se va recueillir.
Et sachez,
Vous qui passez!
Un mystère infini
S'accomplit;
Car nous qui l'avons trouvée dans la nuit noire
Et dans le désespoir,
Nous avons pénétré le secret
Qu'elle-même elle ignorait,
Et nos cœurs ont compris
Le mystère infini.
O paysans, dans cette âme qui dort
Et dans ce corps
Le sublime mystère

A pris son cours austère.

Et voici

Pourquoi le jour resplendit,

Voici pourquoi

Le ciel est pur de tout effroi,

Pourquoi

Le soleil

Est ainsi vermeil,

Et pourquoi les choses autour de nous

Montrent ce renouveau si doux.

Inclinez-vous,

Hommes, un enfant

Dans le ventre de celle femme est vivant.

Les trois hommes s'inclinent dans une adoration muette, et le bon Vienne Bûcheron continue...

Mais elle vient...

Sous le doux soleil et l'air serein

La vie

Peu à peu rentre en ses membres endoloris;

Ses yeux jusqu'à présent fermés

Vont revoir le jour qu'ils ont oublié

Et l'horizon

Si bon...

Oh! la voici, hommes! prions!

SCÈNE II

Soutenue par le second Bûcheron, la Mendiante arrive, les yeux à demi clos et encore insensible à ce qui l'entoure.

2* Bûcheron

Viens!

Pauvre femme... le soleil est en son plein...

Rouvre tes yeux,

Rouvre ton âme à la douceur des cieux...

Le danger est passé,

La vie va revenir à ton corps blessé...

Oui, repose-toi...

Pauvre femme... reviens à toi...

La Mendiante s'est assise sur un bloc de pierre. Peu à peu, lentement, elle semble retrouver ses sens ; tous la suivent anxieusement du regard ; tout à coup, elle ouvre les yeux, et, sous le flot de lumière qui inonde ses pupilles, elle sursaute.

Cri déchirant.

Les deux Vieux Bâcherons la soutiennent, et, lentement toujours, elle revient à elle.

Long et faible gémissement.

2 52 LA LÉGENDE d'ANTONIA

Et sa tête se redresse; ses bras se lèvent; autour d'elle elle regarde; elle reconnaît le jour, le soleil, la montagne; ses yeux se reportent sur elle-même ; instinctivement, elle arrange ses vêtements, ses cheveux. Elle aperçoit tous ces gens qui l'entourent , les choses, partout, la vie... elle vit, elle vit encore ; et le souvenir maintenant lui revient.

La Mendiante

Pourquoi, pourquoi est-ce que je vis?...

A la nuit

Pourquoi m'a-t-on ravi?

Voici le jour, le monde, l'avenir...

Hommes, j'allais mourir...

Pourquoi la vue

M'a-t-elle été rendue ?

A quoi bon cette nouvelle aurore?

Pourquoi mon cœur vit-il encore ?

2e Bûcheron

Nous t'avons sauvée,
A la mort nous t'avons arrachée.

La Mendiante

Ah!

Vous ne saviez pas
Que c'est moi qui voulus m'en aller là-bas,

LA FIN d'a.MOMA 2 53

Là-bas,

Dans le néant,

Dans l'océan

Du vide et du silence,

Dans l'inconscience...

Vous ne saviez pas,

Pauvres cœurs, ce que je souffris ici-bas,

Et que j'étais damnée,

Et que c'est fini, ma destinée.

2e Bûcheron

Oh ! ne dis point

De tels mots... n'aie point

Ces pupilles hagardes...

Sais-tu ce que le sort encor te garde ?

La Mendiante Non! non!

C'en est fait des espoirs inféconds! J'ai traversé les plus sombres époques, Et malgré que je le veux fuir, mon souvenir t'évoque, o suite des passés qui sans cesse en moi s'entrechoquent. Pourquoi voudriez-vous que je revive ?

Ma vie s'en est allée à la dérive.

N'est-il donc pas temps de toucher le port ? N'est-il pas temps d'atterrir en la mort ? Amis, Tout m'a trahie.

254 LA LÉGENDE DANTOINIA

Au temps des premières épreuves

L'amour m'a laissée seule et veuve ;

Moi que vous avez vue tendre la main

Et mendier mon pain,

O cœurs simples, pouvez-vous concevoir

Qu'à mes pieds, qu'à ces pieds ont fumé les encensoirs ?

Pour la dernière fois,

O mon passé défunt, salut à toi !

L'humanité

Ne m'a pas accordé

La retraite où je me voulais exaller;

Non, pas même
Le refuge d'être moi-même,
Pas même
Le silence et la solitude,
Après une route si rude
Pas même l'asile
Et l'exil
De la nuit tranquille.
Les fatalités sur mon passage
Ont suscité celui qui a remis mon être en esclavage;
Et je n'ai pu m'enfuir
En l'avenir
De rêver loin du monde et du désir.
Et la vie renaîtrait?
Le jour me reprendrait?
Je me réveillerais?
Tout ce qui m'a trahi,
LA FIN T> ANTONTA 2bO
Tout ce que j'ai maudit,
La vie,

La course sans merci,

L'errance sans fin et sans achèvement,

Tout aurait son recommencement ?

Non! plus de la terre! plus du monde! plus des cicux!

J'ai voulu mourir, hommes, et je veux

Mourir... oh! laissez-moi!

Rien ne peut plus rien en moi.

Morne silence.

La Mendiante reste les yeux vagues, le front sombre.

Alors les deux Bâcherons se rapprochent, et, le cœur plein d'apitoiement, vers elle ils se penchent.

Melchior, Gaspard et Balthazar, au fond, attendent, attentifs et recueillis.

ier Bûcheron

O pauvre femme,

Que parles-tu de mourir? tu ne peux pas mourir! dans ton âme,

Sache, quelque chose est né

Oui te tient à tout ce que tu veux abandonner,

Quelque chose qui renoue le cours de ta destinée :

Oui, quelque chose est né

Qui est ce but que tu cherchais,

Ce terme où ta vie aboutissait

Et cette fin

Du destin.

256 LA LÉGENDE d'anTOMA

Oh ! tu ne pouvais pas quitter la vie ! Tu ne peux pas quitter la vie !

Sache ! tu vas donner la vie!

Sache -le, ô femme! dans tes flancs Tu portes un enfant.

La Mendiante

Un enfant...

Elle s'est levée, subitement illuminée, transfigurée .

Long silence.

Melchior, Gaspard et Balthazar s'avancent successivement.

Melchior

Femme, je vous salue,

Vous conçue

Dans le péché originel

Et sous le poids des fatalités éternelles.

Car aujourd'hui

Vous voici,
O mère des races,
Vous voici toute pleine de grâce,
Et le salut est avec vous,
Vous qui portez la vie en vous.

Gaspard

Et parmi les créatures et l'infini, Je le proclame, vous êtes
bénie,

LA FIN d'aNTONIA 257

Et c'est ce fruit de votre flanc,
L'enfant,
Qui fait que telle vous voilà saluée et bénie à travers les temps.
O sainte femme,
Mère de l'âme des âmes,
Ayez en votre pitié
La vie qui va à vos pieds;
Et qu'ainsi cela soit
En l'éternité de la loi !
Les deux Bûcherons :
1er Bûcheron

Elle a désiré l'amour, et dans l'amour Sa vie n'a pas fini son cours.

2e Bûcheron

Elle a désiré la gloire, et la gloire a blessé Son âme rassasiée.

iw Bûcheron

Et puis la créature

A voulu s'en aller hors de la nature ;

La femme

Exorcisa l'humanité de son âme;

La pauvre mortelle

S'est exaltée vers une vie spirituelle.

258 LA LÉGENDE d'aNTONIV

2e Bûcheron

Et le fils de la nature

S'est rencontré avec la pâle créature ;

Et le fils de l'humanité

A rejeté

La femme dans le monde de l'humanité.

ier Bûcheron

Mais aimer et souffrir, c'est la loi,

Et laisser après soi

D'autres pour vivre et souffrir comme soi.

2e Bûcheron

Mais c'est la loi, rêver les plus folles merveilles,

Et que d'autres ensuite aient des errances toutes pareilles.

ier Bûcheron

La loi, c'est tout vouloir,

C'est se hausser vers les cieux les plus illusoires,

2e Bûcheron

Et que sans cesse d'autres

Du vouloir immortel soient les apôtres.

la fin d antonia 209

La Mendiante Au temps des amours fatidiques, Celui que j'ai aimé me dit de sa voix prophétique, De sa voix de mourant, De sa voix d'idéal amant :

Notre amour,

C'eût été que ne périsse pas notre jour; Notre amour, c'eût été que ce que nous étions Se perpétue parmi les générations ; Notre amour, que n'a-t-il donc été La continuité

Des joies et des douleurs par où nous avons passé 3 Notre amour, oh! c'était, femme, que je sois père, C'était que tu sois mère.

Et puis,

Au sein des fards, des fleurs et des folies, Le chevalier de mon
âme meurtrie, Le chevalier du passé de ma vie, Oui, celui qu'évo-
quèrent mes mélancolies, Il a dit, il a dit :

Va et cherche ta route !

y Elle fleurira, ton âme absoute.

Mo

ors, comme j'allais quitter L'humanité,

Du fond de l'inconnu sur mon chemin S'est levé le jour du des-
tin, Et voici que s'accomplit la fin.

260 LA LÉGENDE D ANTONIA

Je vais être mère;

Sur la terre

Je ne mourrai pas tout entière.

o mon enfant, dans ton âme

J'enfanterai et je mettrai et je reposerai mon âme,

Dans ton jeune cœur

Battra mon cœur,

Et ta chair

Ce sera ma chair.

Chair

De ma chair,
Cœur
De mon cœur,
Ame
De mon âme,
Toi, toi, toi
Qui vas être moi,
o inconcevable joie!
Et comme moi
Tu iras ta destinée
Et ta destinée
Sera que se perpétue ma destinée;
Et de toi-même un jour
L'enfant viendra au jour
Et ce sera ton tour
Et ce sera son tour
D'aimer
Et de souffrir parmi l'humanité.
LA FIN d'ANTOMA 26 1
Oh! que le cours des choses soit béni!

Ma vie

Est accomplie...

L'enfant naîtra,

L'enfant vivra,

L'enfant sous les cieux immortels respirera.

FINALE

Melchior

Midi, roi du jour, roi du monde, S'épanouit en splendeurs profondes, En chaleurs fécondes.

Gaspard

Le soleil rayonne au zénith Et les plus antiques rites Accomplissent leur orbite.

Balthazar

La vie universelle

Parmi les choses et dans les âmes se révèle.

Melchior

L'amour ne meurt pas, l'amour règne Heureux le cœur qui saigne !

Strophe :

Strophe

LA FIN d'aMOMA 2Ô3

Gaspard

Les proscrits sont triomphateurs; Heureux le cœur qui pleure
!

Balthazar

Le verbe traverse les gouffres ; Heureux le cœur qui souffre !

Melchior

(Jue s'épandent les chants,

Que l'encens

Monte des hymnes concertants !

Que dans les yeux Reluise l'or des cieux !

Gaspard

Balthazar

Cueillons les fleurs,

Et que les cœurs

S'ornent de la myrrhe des pensers rêveurs !

Melchior Il fallait le martyr Pour continuer le devenir.

Strophe :

Strophe :

2(J4 LA LÉGENDE d'ÀNTONIA

Gaspard

11 fallait, ô femme,

Que le glaive transperce ton âme...

Balthazar

Afin que la conscience

Au fond des cœurs ait sa délivrance.

Melchior

Versons les arômes,

Les plus suaves baumes,

L'encens des plus célestes psaumes.

Gaspard

Que les regards

D'or éclatant se parent !

Que la myrrhe en blanches floraisons Monte à travers les horizons
Dans les rêves les plus profonds !

Melcuior

Le cycle des fatalités Peu à peu s'est déroulé.

Strophe

LA FIN D A.MO.MA 2G

Gaspard

Antistrophe

Les épreuves ont suivi leur cours; Chaque sacrifice a eu son jour.

Balthazar

Et maintenant

Tout a son achèvement.

1er Bûcheron

Absolu! absolu !

Toi l'inobtenu !

Toi l'inconçu!

Absolu, tu résides aux cieux

Et nos yeux

Voguent vers ton fanal miraculeux.

Absolu, l'inatteignable,

Phare des mers innavigables!

Tu sièges dans l'infini,

Et nos êtres éblouis

Courent vers toi les courses sans merci.

Absolu, roi des cœurs,
Dieu, qui veux que pour toi l'on meure,
Absolu, rêve de nos frêles heures,
Tu règues dans l'impossible,
Et nos tristes esprits brûlés d'ardeur inextinguible
Se brisent et se disséminent
Dans l'océan que ton rayonnement illumine.
Absolu, ô notre foi,
Absolu, ô notre loi,
Absolu, c'est pour toi
Et c'est par toi
Que tout marche dans le destin
Et que tout va vers sa fin
Et que rien n'est perdu
Et que la vie va vers le but,
Absolu, ô absolu !
Strophe :
O visions 1
O dilections!
O réalisations !

Melchior

Gaspard

Balthazar

Strophe ■

Melchior

Viennent les blancs quadrilles Des jeunes filles..*

Les futures femmes

Avec des âmes

Où passeront les flammes...

Balthazar

Les futures mères

Aux yeux austères,

Aux cœurs de tendresse séculaire...

Toutes,

Au long de la route,

Sous la divine voûte.

Melchior

Gaspard

Balthazar

Viennent les fiancés Oui seront les mariés.

Melchior

Gaspard

Les jeunes époux

Les bras noués aux cous

Des bien-aimées aux cœurs fous...

Balthazar

En de mélodiques arpèges, Avec des fleurs de neige, En immenses cortèges...

Strophe.

Et les ancêtres,

Les maîtres,

Melchior

Gaspard

Au point de disparaître.

Balthazar

Strophe

Les aïeux

Melchior

Gaspard

Joveux

LA KI.N d'.ANTOMA 2fi9

Balthazar Quand les races se multiplient sous les cieux.

Melchior

Qu'ils viennent

Gaspard Et qu'elles viennent

Balthazar Et que chacun s'en vienne...

Melchior Et répande des fleurs

Gaspard Et répande ses pleurs

Balthazar Et répande son cœur...

Melchior

Femme, à ta divinité d'amante

J'offre l'encens aux fumées glorifiantes...

Strophe :

Strophe :

Strophe:

27O LA LÉGENDE D'aNTONIA

Gaspard

Femme, à la reine que tu étais J'offre l'or aux suprêmes
reflets...

Balthazar

J'offre, ô femme, à la mère que tu deviens La myrrhe, ainsi qu'aux temps anciens.

La Fin d'Antonia a été composée pendant la seconde moitié de l'année 1892 et le commencement de 1893, et publiée en 1893.

Elle a été représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre du Vaudeville, le 14 juin 1893. La distribution était :

Mlle Mellot (la Mendiante), MM. Lugné-Poe (le Jeune Berger), Raymond et Ravet (les Bûcherons), Magnier, Desmart et Daumerei (Melchior, Gaspard et Balthazar).

Le décor et les costumes étaient de M- Maurice Denis.

Les trois parties de la Légende d'Antonia comportent chacune l'unité de temps et l'unité de lieu... Que l'unité de temps y soit plutôt symbolique, et que l'on puisse supposer de longues périodes entre chacun des actes, cela est évident; il est évident également qu'il est fort loisible de se figurer pour chaque acte un décor différent; mais, scéniquement, chacune des trois pièces comprend la succession d'une journée, d'une nuit et d'une autre journée se déroulant dans le même lieu.

Ces trois pièces se jouent donc chacune dans un seul décor, très simple, avec la plus grande profondeur de scène possible; est-il utile d'ajouter que les accessoires s'y réduisent au strict minimum? au contraire, il y a lieu d'attacher une grande importance aux jeux de lumière.

Les décors, dans une tonalité atténuée, doivent se garder de toute outrance; les admirables décorations peintes par M. Maurice Denis pour le Chevalier du Passé et la Fin d'Antonia furent une œuvre originale et ne peuvent servir de modèle.

La question du costume, au moins du costume masculin, semble actuellement à peu près insoluble. Les trois parties de la Légende d'Antonia se passent à une époque indéterminée ; la logique indique le costume moderne, et le costume moderne est impossible... L'auteur n'a pas résolu le problème.

Le costume féminin, qui admet de la fantaisie, a pu se réaliser dans un sens à la fois moderne et esthétique, et la maison Liberty y a réussi à merveille pour le Chevalier du Passé.

Les Floramyès sont vêtues pareillement, en des nuances harmonisées Rosea de rose, Aurea de jaune, Gemmea de gris perle et Siderea de ble de mer, le tout très atténué. La Courtisane, sous sa perruque blonde (ca Antonia est brune dans les deux autres pièces), est en velours noir ; a second acte seulement, elle est en étoffes souples très claires; au premier acte, nombreux bijoux.

L'Amante de la première partie sera évidemment très simplement vêtue toilette sensiblement 1830. La Mendicante, elle, est habillée de bure, vêtements flottants, manteau.

Dans la Fin d' Antonia, le costume masculin est plus aisé qu'ailleurs à régler; tous les personnages hommes sont des paysans, et, ces paysans n'étant guère réalistes, toute fantaisie est permise. Avec un bonheur par fait, M. Maurice Denis avait nuancé tous les costumes dans l'harmonie rouge-brun du décor, depuis la tunique quasi fulgurante du Jeune Berge, blond, jusqu'aux blouses éteintes des Vieux Bûcherons et aux graves manteaux des Pâtres-Mages.

Notons encore quelques coupures auxquelles l'auteur, si nécessité en était, consentirait, — sans enthousiasme, toutefois.

Antonia, 3e acte, 2^e scène, pages 99, 100 et 101, depuis

Répandez vos pensées

jusqu'à

Les âmes fidèles à leurs constances;

Ce développement, — pourtant indispensable à l'intelligence de la Trilogie, puisqu'il expose le motif principal de la Fin d'Antonia et doit avoir son rappel au dernier acte de cette pièce, — peut sembler moins utile si la première pièce est prise séparément; et il y a, à ce moment, si longtemps que l'acteur parle!

Le Chevalier du Passé, 3^e acte, 1^{re} scène, page 164, depuis

Nous partons,

jusqu'à

Nous porterons nos enchantements captieux.

La Fin d'Antonia, 5e acte, 1^{re} scène. — Le chœur des voix dans la montagne au milieu des rimes en OC, qui représentent les cris de hiboux avant-coureurs du Sabbat spirituel, expose les motifs du Renoncement Magique, mais est évidemment difficile à exécuter au théâtre; il pourrait être réduit aux deux premiers et aux quatre derniers vers. Cette coupure a d'ailleurs été faite à la représentation du Vaudeville.

i . • »ji ^ f ,m

La Bibliothèque Université d'Ottawa

The Library

University of Ottawa

Dote due

-ç-*WW

13900J tf^"3TM L.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/antonialgendedooduja>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.